RELATION DU VOYAGE MYSTERIEUX DE L'ISLE DE LA VERTU, A ORONTE.



A PARIS,

Chez la Veuve CHRISTOPHE REMY, Marchande Libraire, ruë Saint Jacques au grand ſaint Remy.

M. DCC XI.

Avec Approbation & Privilege du Roy



AVIS AU LECTEUR.

CE petit Ouvrage étant heureusement tombé entre les mains d'un Ami également plein de lumiere & de zele pour l'interêt public, & ayant jugé qu'il pourroit être utile & agreables aux ames chrêtiennes ; j'ai crû faire mon devoir en le mettant au jour, sans craindre de faire aucun outrage, en prenant de la sorte le bien particulier d'une Famille sainte ; où l'Oncle donne avec une satisfaction merveilleuse de si salutaires avis à son Neveu. Outre que cette Famille ne se sentira point de cette perte, elle ne sçauroit trouver mauvais que l'on fasse part aux autres de son opulence. Et d'ailleurs, comme cet heureux Voïage est si facile, qu'on le peut faire seulement avec les yeux & sans qu'il

en coûte que quelques ſoupirs, cette entrepriſe en ſera d'autant plus aiſée & favorable, particulierement pour les Ames ſimples; puiſque l'on a tâché pour elles de mettre les choſes, même les plus ſpirituelles, dans un état ſenſible.

Il eſt vrai que Dieu étant un pur Eſprit, n'a eu commerce avec les Juifs, & ne s'eſt fait voir à eux que ſous des voiles ſenſibles, & par des ſignes exterieurs; & qu'au contraire aïant pris un corps, & s'étant revêtu de nôtre chair, il a communiqué avec les Chrétiens en eſprit par des voyes interieures & inviſibles: mais lui-même nous aïant donné l'exemple par ſes paroles Evangeliques, il eſt certain que nos hommages n'en ſeront pas moins ſpirituels, pour être expliqués par des Symboles & des Allegories, qui pour être des Fables pour des Ignorans, ne laiſſent par d'être des Myſteres pour les Sçavans & pour les Sages. L'im-

portance n'est pas d'ouvrir le sein de la Nature pour en tirer de nouvelles matieres ; c'est à dire de trouver de nouveaux sujets, & de faire des discours inoüis & surprenants ; mais de donner de belles formes & un nouveau lustre à celles qui sont toutes trouvées, & que l'on met en œuvre ; puisque c'est la figure, & non pas la matiere, qui fait la gloire des Artisans.



EPISTRE A DAMON.

JE t'ai reveu Damon, & dans tous mon voïage,
Je ne pouvois rien voir qui me plût d'avantage
En vain par mille maux aux plus beaux de tes jours,
La Parque a menacé d'en retrancher le cours.
Aprés avoir souffert ces cruelles alarmes,
Je t'ai reveu, Damon avecque tous tes charmes,
Paris à mes souhaits à la fin t'a rendu,
Je ne me repens point de t'avoir attendu:
Et bien que d'Aquilon l'invincible furie,
Me surprenne en ces lieux loin de ma Bergerie;
Quoi que tous ses glaçons sur la terre & sur l'eau,
Me ferment le chemin vers mon petit troupeau;
Quelque justes que soient les soins qu'il me demande,
Il faut pour quelques jours encore qu'il m'attende.
Je n'ai pû refuser à tes tendres desirs,
De nos embrassemens les innocens plaisirs;
Et de vouloir serrer jusqu'à la sepulture,
Tous les nœuds qu'entre nous a formé la Nature;
Dans nos deux entretiens ma fidelle amitié,
De ce que je pensois t'a bien dit la moitié.
Mais le plus important me reste encore à dire;
Je t'ai quitté Damon, je m'en vai te l'écrire,
Dés que je te revis, ce jour delicieux,
A te considerer appliqua tous mes yeux.

Je trouvai dans ton air, tes façons, ta personne,
Encore plus d'attraits que ton âge n'en donne ;
Et la nature en toi joint par de doux accords,
Aux graces de l'esprit toutes celles du corps.
Tu n'as rien que de doux, tu n'as rien qui ne plaise,
Il faut qu'en te voïant la Satyre se taise ;
Tu remplis tes devoirs avec fidelité,
Ton esprit avec soin cherche en tout l'équité.
Le sordide interêt n'a sur toi point d'empire,
Tu sçais en chaque lieu bien penser & bien dire,
Le Public que tu sers avec attachement,
Reçoit par tes travaux un grand soulagement ;
Et quoi que les amours, les jeux & les delices,
Te veüillent détourner de ces divins Offices.
Tu sçais adroitement leur reserver un tems,
Qui ne dérobe rien à tes soins importans.
Habile & serieux quand il le faut paroître,
Doux, enjoüé, commode alors qu'il le faut être ;
Enfin de tes talens il ne m'échape rien ;
Mais le monde a son compte & Dieu n'a pas le sien.
Ce Dieu de ces talens la source & l'origine,
Te forma pour atteindre une fin plus divine ;
Il voulut bien marquer par tant d'heureux dehors,
Les admirables soins qu'il prenoit de ton corps.
Mais ton ame, Damon, fut faite pour lui plaire :
Il voulut que ce bien fût ton unique affaire ;
Et sur tout il voulut avoir tes jeunes ans ;
Les Payens à leurs Dieux consacroient le printems,
Et Rome aux grands perils autrefois alarmée
N'avoit rien de plus fort contre leur main armée ;

On destinoit au Temple, & pour chaque maison,
Tout ce que produiroit cette belle Saison.
Mais les fleurs seulement n'étoient pas leur offrande;
Un plus fort Sacrifice appuïoit leur demande :
Les troupeaux, & l'Esclave, & l'Enfant malheureux
S'immoloient sans pitié pour acquiter leur vœux.
Dieu ne veut pas de nous ces cruels Sacrifices :
Mais quand un cœur le cherche, il en fait ses delices.
A ton âge fecond en injustes desirs,
Qui les sçait immoler, fait ses plus grands plaisirs;
D'un peu d'ambition il aime la victime;
Ou du plaisir trompeur qu'offre quelqu'autre crime,
Ou de ces mouvemens qui corrompent les cœurs,
Et dont ton âge a plus que l'Avril n'a de fleurs.
C'est ce Printems sacré c'est ce saint Sacrifice,
Qu'il regarde ici-bas de l'œüil le plus propice;
Car enfin ne croi pas d'en être autant aimé,
Quand tu lui donneras ton squelette animé;
Lors qu'à tous les plaisirs ta presence importune
Fera de ta maison la mauvaise fortune,
Et que par des efforts bien souvent superflus,
Tu tireras du monde un cœur qu'il ne veut plus.
De tant de voluptez ces pitoïables restes,
N'exalent aux Autels que des vapeurs funestes.
Ces sentimens forcez marquent un faux retour;
La crainte les produit, & rarement l'Amour.
Ce n'est pas qu'aprés toute cette bonté suprême,
De ce Dieu qui pour toi s'est immolé lui-même,
Ne reçoive par fois un si tardif paiement;

On le vit accepter même un dernier moment :
Mais il faut confeſſer que ſes graces ſon rares,
Que ſes divines mains en paroiſſent avares,
Et qu'en un corps uſé l'eſprit tout languiſſant,
Pouſſe mal-aiſément un ſoupir ſi puiſſant.
Hâte toi donc, Damon, fais ce qu'il te demande;
Du Printems de tes jours va lui faire une offrande;
Conſacre a ſa Grandeur toutes tes actions,
Immole à ſon Amour toutes tes paſſions,
Offre lui ton travail, tes penſers, ta parole ;
Hors de là, cher Damon, crois que tout eſt frivole:
Laiſſe dire le monde & tous ſes enchanteurs ;
Quand ils on bien parlé, ce ſont des beaux menteurs,
Dont la foule entrainant ceux qui les veulent croire,
Les tire pour jamais du chemin de la gloire.
Mais que leur vaut ce monde, & que fait-il pour eux ?
Ce monde pourroit il un jour te rendre heureux?
Je veux qu'il ait flaté ta legere eſperance ;
Qu'il ait verſé chez toi des biens en abondance,
Pourras-tu poſſeder tous ces biens longuement ?
Pourras-tu t'en ſervir même paiſiblement ?
Ton corps eſt il exempt des miſeres communes?
Ton eſprit n'a t-il point quelques nuits importunes ?
Ton cœur raſſaſié n'a-t'il point de dégout ?
Et ne ſouffre-t'il rien quand tu poſſedes tout ?
Ne ſent-il point venir cette heure formidable,
Dont le ſeul ſouvenir chacun de nous accable ?
Cette heure que Damon ne ſçauroit éviter,
Où Damon n'aura plus le tems de conſulter ;
Cette heure qui ſouvent ſe paſſe en reveries,

Et qui livre l'esprit à d'étranges furies.
Ah ! ne vaut-il pas mieux la sçavoir prevenir,
Et dés nos jeunes ans apprendre à bien finir ?
S'attirer par l'effort des ardentes prieres,
De ce Dieu tout puissant les dons & les lumieres?
Elever à son Trône, & nos mains & nos yeux,
Faire en tout & par tout ce qu'il aime le mieux ;
A ses Commandemens ne donner point d'atteinte,
Concevoir dans son cœur son amour & sa crainte;
N'entrer que pour lui plaire en de justes emplois,
Y faire executer ses Ordres & ses Loix ?
Car enfin de ce Dieu l'on ne peut se défaire ;
Je te l'ai dit, Damon, & je ne puis m'en taire.
L'impie & le méchant ont beau s'en éloigner,
Jamais en le fuïant on n'a rien sçeu gagner.
Il faut en le quitant tôt ou tard qu'on perisse,
Et qui fuit sa bonté rencontre sa Justice.
Ne cherche donc par tout qu'à suivre ses desirs,
Ne pousse que vers lui tes plus ardents soûpirs ;
Prends en tout son esprit, modere ta colere,
Fuïs l'excés des plaisirs & de la bonne chere;
D'aucune passion ne soit plus maîtrisé,
Secours le Dieu du Ciel en pauvre déguisé ;
Sur tant de malheureux exerce tes largesses,
Ils font tenir au Ciel surement nos richesses,
Fuis de mille beautez les apas si trompeurs ;
Dieu seul, Damon, Dieu seul est digne de nos cœurs ;
Il merite lui seul nôtre tendresse extrême ;
Enfin ne l'aimer pas c'est se haïr soi-même.
Hors de là point de paix, de plaisirs, de repos ;
Si l'on t'en montre ailleurs, cher Damon, il est faux.
Veüille ce Dieu si doux, qui m'eclaire & m'inspire,

Te faire executer ce qu'il me fait écrire
Puissent mes tendres vœux au plûtôt exaucez,
Estre par tes Vertus encore surpassez
Puissent bien tôt mes yeux fixez sur ta person-
ne,
Voir fleurir ton Printems dans un paisible Au-
tomne,
Et verser mille pleurs par excez de plaisir,
De ce qu'en toi le Ciel a comblé mon desir !
Puisses tu cher Damon, en suivant sa lumiere,
Fournir de la Vertu la plus belle carriere !
Puisse-je à mes avis moi-même être pareil,
Et te servir d'exemple, ainsi que de conseil !

Approbation des Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris

NOUS certifions avoir lû exactement un Traité, en forme de Lettre, intitulé, *Relation du Voyage Mysterieux de l'Isle de la Vertu*, dans lequel nous n'avons rien remarqué de contraire à la Foy, & aux bonnes mœurs. FAIT ce 26. Mars 1683.

J. AUVRAY, Chanoine en l'Eglise Cathedralle de Roüen.

BULTEAU, Curé de la Paroisse de saint Laurens de Roüen.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *La Relation du Voyage Mysterieux de l'Isle de la Vertu, à Oronte*, & n'y ai rien trouvé qui soit contraire à la Foy, n'y aux bonnes mœurs, en Sorbonne ce 25. Avril 1711.

BERTHE,



LE VOYAGE MYSTERIEUX DE L'ISLE DE LA VERTU,

A ORONTE.

VOUS blâmez ma pareſſe, Oronte, & vous vous plaignez de mon ſilence. Que ſçavez-vous, ſi ce n'eſt pas la vanité qui me fait taire, & ſi je n'ai point deſſein de me rendre conſiderable par mon oiſiveté ? J'ai oüy dire que les bons Eſprits ſont pareſſeux ; ne pourrois-je

point faire ſervir mes défauts à ma gloire, & acquerir de l'eſtime par ma negligence? Non Oronte, ce n'eſt pas ma penſée; ſi je ne vous ai pas écrit depuis long-tems c'eſt parce que j'étois trop éloigné de vous, & dans un monde qui n'a point de commerce avec le vôtre. J'ai parcouru bien du païs, depuis que je ne vous ai entretenu, & vous ſerez peut-être ſurpris quand vous aprendrez mes avantures. La Relation en ſera plus naïve que pompeuſe; je cherche à vous divertir plûtôt qu'à paroître éloquent, & il faut que le diſcours d'un Hermite ſoit auſſi ſimple que ſa vie. Vous ſçavez, Oronte, que j'ai beaucoup d'inclination à voyager, & que cette paſſion remplit mon Ame de mille deſirs, qui laiſſent peu de repos à mon Eſprit. Il y a peu de Provinces que je n'ai veu;

mais tous mes Voyages n'avoient pas encore satisfait ma curiosité, & me sentant toûjours agité de la même inclination, je pris resolution de m'embarquer, & d'aller chercher sur la Mer les satisfactions que je ne trouve pas sur la Terre; car enfin, disois-je,

Puisque je ne vois rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller parcourir les païs étrangers,
Allons, embarquons nous, & malgré les dangers;
Contentons nôtre envie;
Si je ne trouve pas de solides plaisirs,
J'aurai du moins satisfait mes desirs.

Ce fut ce qui me fit resoudre d'entreprendre un si grand Voïage, & d'aller promener mes réveries sur les eaux, aprés les avoir si long-tems entretenuës sur la terre. A peine eû-je formé ce dessein, que je pensai aux moïens de l'executer. Je m'en allai sur un Port de mer, où par un bonheur que je n'attendois pas, je

trouvai quantité de gens diſpoſez à faire le même voyage. Il eſt vrai que tous n'avoient pas le même motif; l'interêt en attiroit quelques-uns qui ſe promettoient quelques avantages pour leur fortune chez les Nations étrangeres; les autres ne s'engageoient à ce voyage que par les mouvemens d'une curioſité qui eſt aſſez naturelle à la jeuneſſe. Mais, Oronte, il faut que je vous diſe qu'un de nôtre compagnie divertit agréablement par les agitations dont il étoit combattu. Il témoignoit un grand deſir de partir au plûtôt; & neanmoins il avoit de certains attachemens qui tâchoient de le retenir: Nous en fûmes pleinement perſuadez, lors que jettant les yeux ſur un Païs qu'il alloit abandonner,

Adieu, dit-il alors, ſéjour délicieux,
Qui m'avez dérobé les beaux jours de ma vie.

Je vous quitte aujourd'hui, pour ſuivre mon
envie,
Et vous fais mes derniers Adieux.
Ne touchez pas mon cœur d'une fauſſe tendreſſe,
Retirez vous quand je vous laiſſe ;
J'ai perdu trop de tems à ſuivre vôtre loi,
Je regrette aujourd'hui cette perte funeſte ;
Mais dans mon déplaiſir la douceur qui me reſte,
C'eſt que je vai vivre pour moi.

Pour rompre mon deſſein,
Non, vous n'avez plus d'armes ;
Vous me tentez envain.
Je ſuis détrompé de vos charmes :
Plaiſirs, ne ſongez plus à me venir troubler ;
Par les flateurs appas qui vous ſont ordinaires.
J'oppoſe à vos attraits des paſſions contraires,
Que rien ne ſçauroit ébranler ;
J'efface en ce moment juſqu'aux moindre penſées
De toutes vos douceurs paſſées.

Ces paroles nous donnerent du plaiſir ; & nous eûmes tous beaucoup de joye de voir qu'il étoit réſolu de nous ſuivre. Nous voilà donc diſpoſez à partir ; mais on n'avoit pas encore déterminé en quel lieu nous devions aller : les uns vouloient faire voile du côté du Nord, les autres vou-

loient passer au Midi ; pour moi j'étois d'avis d'aller en Orient, comme dans la plus belle partie du monde. C'est là où Dieu avoit mis ce Paradis Terrestre, si celebre dans l'Ecriture Sainte. C'est là où les premiers hommes du monde ont reçû leur naissance. C'est dans ces Régions où Dieu a fait tant de merveilles, & où les principaux Mysteres de nôtre Religion ont été accomplis. Je me figurois que j'y trouverois plus de satisfaction que dans tous les autres païs de la terre: Un instinct secret que je sentois m'y portoit, & par un effet de ma bonne fortune, ceux qui auparavant avoient des pensées contraires, entrerent dans mes sentimens; nous prenons jour pour nôtre départ, & le tems étant favorable on s'embarque, on fait voile:

Et quittant le rivage
Tout ſemble nous promettre un fortuné voyage.
On pouſſe mille cris en ſortant de ce lieu,
La bouche du Canon dit le dernier adieu.
Nos amis affligez voïant qu'on ſe retire,
Accommpagnent des yeux en Mer nôtre Navire.
On s'éloigne du bord, on avance, & le Vent
Pouſſe nôtre Vaiſſeau du côté du Levant.
Un épaiſſe fumée offuſque nôtre vûë ;
Quand elle diſparoît, la terre eſt diſparuë,
Et de quelque côté qu'on puiſſe regarder,
On ne découvre plus que le Ciel & la Mer.
Mais, Dieu ! que d'inconſtance au païs de Neptune !
Qu'on void de changemens au deſſous de la Lune !
On ſe laiſſe conduire aux ſoins des Matelots,
Le vent enfle la voile, on marche ſur les flots ;
Mais à peine étions nous à cent mille de terre,
Quand des vents furieux nous déclarent la guerre.
Tout d'un coup l'air ſe trouble, & mille tourbillons
Viennent s'entrechoquer comme des bataillons.
Ces mutins inſolens que la Lune gouverne,
Font un murmure horrible en quittant leur caverne,
Et joïeux de ſe voir en pleine liberté,
Chacun ſuit ſon caprice, & va de ſon côté.
La Mer nous preſageant un funeſte naufrage,
Gronde dans ſa colere, elle écume de rage ;
Le Tonnerre à ſon tour éclatte horriblement,
Et l'Echo lui répond par un mugiſſement.

La tempête s'augmente, & les eaux plus émuës
Portent nôtre Navire auſſi haut que les nuës :
Ainſi nous ſoutenons deux mouvemens divers,
Nous paroiſſons au Ciel, & puis dans les enfers;
Et toûjours agitez d'une mortelle crainte,
Chacun porte la peur ſur ſon viſage peinte.
On reſiſte pourtant, on gagne pleine Mer,
Lors que les flots nouveaux commencent d'écumer,
Le Ciel pour ſe vanger peut-être de nos crimes,
Nous montre des tombeaux en ouvrant des abîmes.
Les plus hardis de nous paroiſſent étonnez,
En vain nous reſiſtons à des flots mutinez :
La tempête s'irrite, & les foudres ſont prêtes,
Si nous ne periſſons de foudroïer nos têtes,
Dans ce danger funeſte, il nous importe peu
De perir par les eaux, ou perir par le feu.
Nous ſommes ſans eſpoir que le Ciel nous délivre.
Chacun croit qu'il n'a plus qu'un ſeul moment à vivre.
Rien ne ſe montre à nous que la crainte & l'horreur,
La foudre & les éclaires redoublent nôtre peur.
Les vents on renverſé, mats, cordages & voiles,
On ne découvre plus le Ciel ni les étoilles.
Tout eſt dans le déſordre enfin il faut perir,
Si le Ciel promptement ne veut nous ſecourir.
Tout le monde gemit d'une perte commune ;
Je pouſſe des ſoupirs, je plains mon infortune,
Et me conſiderant ſi proche de la mort,
Je regrette cent fois d'être ſorti du Port.
La crainte ſur mon front peint ſa tréblante image

Je tourne mes regards du côté du rivage :
Mais dans ce triste état je vois de tous côtez
Le Ciel tout plein d'éclairs, & des flots agitez.
Pour lors je me prepare à mon heure derniere,
Je regarde le Ciel, je lui fais ma priere ;
Quand l'on void tout d'un coup, par un bonheur soudain,
La Mer devenir calme, & le tems plus serain.
Le vent devient plus doux & les vagues s'unissent
Et ces montagnes d'eaux s'abaissent s'aplanissent ;
Et faute de trouver un solide soûtien,
Je les vois disparoître, & se résoudre à rien.
La tempête se passe, on n'entend plus l'orage,
On n'aprehende plus la mort ni le naufrage ;
Et nous voïant sauvez d'un si pressant danger,
Nous cherchons avec joïe un Païs étranger.

La tempête nous aïant jettez assez proche des côtes de Barbarie, nous découvrîmes des Corsaires qui venoient à nous pour nous donner la chasse, mais nous fûmes assez heureux pour nous retirer : Je ne vous dirai rien de tous les lieux que nous vîmes en passant. Je vous ennuïerois, si je m'amusois à vous parler de ces Villes superbes qui sont bâties sur les rivages de la mer, &

qui ſemblent de loin ſortir des eaux & s'élever à meſure qu'on en approche. Je ne vous dirai rien auſſi des Iſles où nous abordâmes pour nous rafraîchir : Il ſuffit que vous ſçachiez qu'elles ſont plus agreables que tous les lieux que vous habitez, & que c'eſt là où le Soleil répand ſes plus douces influences :

C'eſt là que jamais la verdure,
De l'Hyver importun n'a reſſenti l'injure ;
Tout rit dans ces raviſſans lieux,
Que la nature à fait pour plaire ;
Là dans chaque ſaiſon les yeux
Trouvent dequoi ſe ſatisfaire,
Par mille objets delicieux.
Là parmi les ſombres boccages,
On entend les chanſons de cent Chantres volages,
De qui les concerts raviſſans,
Sçavant ſans art & ſans pratique,
Flâter l'oreille des Paſſans,
Par une agreable Muſique.

La beauté de ces Iſles ne nous arrêta pourtant pas ; un certain Génie qui nous conduiſoit nous

inspiroit secretement de pousser plus loin nôtre voyage. Nous fîmes voile encore trois mois sans aborder, & à la fin nous commençions à nous ennuïer de nous promener sur les eaux, l'ors qu'un matin qu'il faisoit clair, nous découvrîmes d'assez loin quelque chose de fort élevé, sans pouvoir discerner ce que c'étoit ; nous tournâmes de ce côté-là, & étant plus prés nous vîmes que c'étoit une Isle bordée de grands rochers qui la rendoient presque inaccessible. Elle étoit environnée de plusieurs petites Isles dont la beauté sembloit nous inviter d'y aller prendre du repos : En effet, on se disposoit pour y aborder, lors que jettant les yeux sur une haye de ces rochers qui bordoient la grande Isle, je lûs ces Vers écrits en gros caracteres :

Mortel, qui que tu ſois, qui cherches un azile,
Et des lieux écartez pour plaindre tes malheurs,
Si tu veux ſoûlager tes cruelles douleurs,
Ne te retire pas ſans viſiter cette Iſle.

Je lûs ces paroles avec une conſolation que je ne ſçaurois exprimer; je les montrai aux autres, nous ne pouvions concevoir comment on les avoit gravées dans un lieu qui paroiſſoit abandonné & inacceſſible aux hommes.

Des rochers élevez qui perçent juſqu'aux nuës;
En défendent les avenuës;
Un abord ſi fâcheux les fait apprehender;
Il eſt bordé de précipices,
Et ſi les vents ne ſont propices,
On n'en peut jamais aborder.

Ces Vers que nous avions remarquez redoublant nôtre curioſité,

sité, irritoient le desir que nous avions d'y entrer, & nous considerions la situation de ce Desert avec beaucoup d'attention, lors qu'un homme d'assez bonne mine qui étoit dans nôtre Vaisseau, sortant comme d'un profond étonnement: Benissons, s'écria-t'il tout d'un coup, avec des grands sentimens de joïe; Benissons la Providence qui nous a conduit dans un lieu que je cherche depuis tant d'années, sans que j'aïe été jusqu'à cette heure assez heureux pour y aborder. Je me souviens d'y être venus autrefois dans ma jeunesse, & même d'y avoir fait quelque séjour; mais le peu d'experience que j'avois en ce tems-là, m'en aïant donné du dégoût, j'en sortis dans l'esperance de trouver ailleurs de plus solides plaisirs; mais les malheurs qui m'ont depuis agité m'ont bien apris que

j'étois heureux si je l'avois ſçeu connoître, & que penſant chercher du repos, je me ſuis plongé en de cruelles inquiétudes. J'ai voulu cent fois reparer ma faute. Je me ſuis ſouvent embarqué pour revenir dans un lieu que j'avois quitté: mais ſoit que mon deſtin ne m'ait pas permis d'en aborder plûtôt, ou que le Ciel pour châtier mon imprudence ait dérobé cette Iſle à mes recherches, je n'en ai ſçeu aprocher juſques aujourd'hui; mais puiſque je l'ai trouvée, je n'en ſortirai plus, & je pretens d'y paſſer le reſte de ma vie.

Ce diſcours augmenta encore nôtre curioſité; nous le priâmes de nous dire comment on apelloit ce Deſert; s'il y avoit demeuré long-tems, & par qui il étoit habité. Oüi, dit-il, je vous l'aprendrai, & je le fais avec joïe;

parce que je ſuis convaincu que ſi je puis vous inſpirer le deſir d'entrer dans cette Iſle, je contribuërai à l'établiſſement de vôtre bonheur.

Cette Iſle donc s'appelle *l'Isle de la Vertu.* Tout le monde en a oüi parler, mais peu de gens y ſont venus, & la pluſpart de ceux que le bonheur y a conduits, ſe ſont retirez pour aller en des païs moins agreables.

La jeuneſſe ſur tout par un leger caprice
Abandonne ce lieu pour le ſéjour du vice;
Mais ſe déſabuſant enfin de ſon erreur,
Elle ne trouve ailleurs que triſteſſe, qu'horreur.
Lors voulant reparer la faute qu'elle a faite,
Elle veut revenir dedans cette retraite;
Mais par un ſort funeſte, & qu'il faut déplorer,
On meurt aſſez ſouvent ſans y pouvoir rentrer.

Je ne ſuis pas ſi malheureux que beaucoup d'autres, puiſque le Ciel permet que je revoïe un

ſi aimable Deſert, aprés l'avoir regretté ſi long-tems ; & pour ne vous pas laiſſer davantage dans l'impatience que vous avez de le viſiter, je m'offre de vous y conduire : mais il faut auparavant que je vous donne quelques avis neceſſaires ; car ſans cela nous ne reuſſirions pas dans nôtre deſſein.

Sçachez donc que c'eſt dans cette Iſle où la *vertu* a établi ſa demeure ; parce que c'eſt un Climat le plus doux du monde : & c'eſt ici où elle monſtre tous ſes charmes. Quand vous la verrez, vous en ſerez touché : mais pour en venir juſques-là, il y a bien des ennemis à mépriſer & des obſtacles à vaincre. Je vous plaindrois, ſi vous marchiez ſans guide; car aſſurement on vous arrêteroit en chemin, & vous n'auriez pas aſſez de reſolution pour arriver au lieu où je pretens vous conduire,

On s'engage aisément à chercher la *Vertu*,
Elle a pour nous toucher une puissante amorce;
Mais mille empêchemens dont on est combattu,
Nous en ôtent bien-tôt la force.

Voïez-vous ces petites Isles qui sont autour de celle-ci ? Elles paroissoient assez belles, & ce n'est pas sans dessein : car c'est-là où se retirent les *Plaisirs* que la *vertu* a bannis de son Isle ; ils la regardent comme leur ennemie. Ils tâchent de détourner ceux qui vont à elle, & de lui dérober les cœurs qui ont de l'inclination à l'aimer. Il ne leur est pas malaisé d'y réüssir ; ils logent en des lieux si charmans, qu'il faut se faire violence pour s'empêcher d'y aller, & quand on y est une fois entré, on n'en veut plus sortir. Vous en jugerez vous même si vous voulez venir avec moi dans cette Isle la plus proche de

nous. Ceux qui l'habitent, ne nous arrêteront pas : je ſuis aſſuré qu'ils n'oſeront pas ſe preſenter devant moi ; car quand ils trouvent des gens qui les mépriſent, ils n'oſent plus paroître. De toute nôtre Compagnie, je fus le ſeul qui voulus accompagner cét inconnu dans cette Iſle, qu'il me montroit : le deſir que j'avois de m'inſtruire en la viſitant, fit que je me détachai de la Troupe pour le ſuivre, diſant aux autres que je reviendrois bien-tôt, & que nous entrerions tous enſemble dans *l'Iſle de la Vertu*.

Sans mentir, Oronte, je fus ſurpris de tout ce que je vis, & je ne m'étonnai pas qu'on eût de la peine à ſe retirer d'un lieu ſi agréable.

Je voïois des Ruiſſeaux, des Promenoirs ſauvages ;

Des Cabinets couverts, des Jets d'eau, des Boccages.
Tout y flattoit les yeux; j'y voïois les chemins
Bordez de Grenadiers, d'Oranges & de Jasmins.
L'Hyver en ces beaux lieux ne montre point sa face;
Les trois autres saisons ne lui font point de place;
Dans ce Climat, enfin, on ne void rien d'affreux,
Le Soleil y répand des regards amoureux.
Mais il ne perçe point dans les promenoirs sombres;
S'il en chasse le froid, il respecte les ombres,
Et jamais il n'a pû d'un regard curieux,
Penetrer le secret de ces aimables lieux.

Retournons, me dit alors mon Guide, vous pouvez, sans passer plus avant, juger parce que vous voïez, de la beauté des autres Isles. Il me semble que celle-ci ne vous déplaît pas, & que vous ne seriez pas fâché de vous y arrêter; mais puisque je me suis chargé de vôtre conduite, je ne veux pas vous laisser dans un lieu

où il y a du danger pour vous. Avoüez seulement, que sans un bonheur extraordinaire, on n'évite point les empêchemens qui détournent de la *Vertu*; car en verité les autres Isles sont encore plus agréables que celle-ci. Ces paroles me donnoient grande envie de les visiter; mais jugeant bien qu'il n'y consentiroit pas, je retournai avec lui trouver la compagnie qui nous attendoit. Je leur dis ce que j'avois veu, & je les trouvai tous occupez à considerer les dehors de *l'Isle de la Vertu*. Ils ne pouvoient comprendre pourquoi cet abord étoit si difficile. L'Inconnu qui étoit fort sçavant dans ces matieres; Vous n'ignorez peut-être pas, dit-il, que la seule idée de la *Vertu* a quelque chose qui choque d'abord l'esprit. Ce n'est pas qu'elle ne soit fort aimable, mais

parce qu'elle veut être aimée toute seule ; & que pour être à elle , il faut être détaché de tout le reste , il se trouve peu de gens qui veüillent s'engager à son service:

Elle pretend regner sur la Terre & sur l'Onde ,
Et se faire obeïr aux Princes comme aux Rois ,
Et je pense qu'elle se fonde ,
(Lors qu'à tous les mortels elle impose des loix)
Sur ce qu'hors d'elle seule il n'est rien dans le monde ,
Qui soit digne de nôtre choix.

Elle a donc établie sa demeure dans cette Isle, dont l'abord, comme vous voïez, paroît assez rebutant, pour montrer qu'elle fait un peu mauvais visage au commencement, mais qu'aprés cela elle est pleine de douceurs & de tendresse. En effet, vous n'avez jamais rien vû de plus agréable que le dedans de cette

Iſle : Je ſuis aſſeuré que vous n'en voudrai plus ſortir quand vous y ſerez entré, & que vous en aimerez mieux le ſéjour que tous les autres lieux de la terre. D'où vient donc, lui dis-je, que vous n'y êtes pas demeuré, & que vous êtes allé chercher ailleurs des contentemens plus ſolides ? Helas, dit-il, en pouſſant un grand ſoûpir, j'étois trop jeune en ce tems-là pour avoir toute l'experience qui m'étoit neceſſaire : Je ne prévoïos pas les malheurs que je m'attirai en ſortant d'un lieu où mon deſtin m'avoit conduit. Que j'aurois évité de l'armes, ſi je n'avois point quitté cet innocent ſéjour ! Mes paſſions qui entreprirent ma conduite, me faiſoient eſperer mille plaiſirs ; & en effet elles me menerent d'abord par des voïes aſſez douces, mais helas !

ces legeres satisfactions ont été bien-tôt mêlées de chagrins. Que ces premieres douceurs m'ont attiré des cruelles afflictions, & qu'elles sont devenuës fatales à mon repos ! Mais ne parlons plus d'une chose dont je veux perdre le souvenir. Disons seulement que faute d'experience on se jette en mille desordres, on se plonge en mille inquietudes, & qu'il est presque impossible que la jeunesse, qui d'ordinaire ne suit que la violence de ses desirs, se laisse gagner aux attraits de la *Vertu* qu'elle ne connoît pas. Ce n'est pas que la raison ne nous apprenne qu'elle seul merite nos empressemens, mais avec tout cela quand les passions sont fortes, la *Vertu* a beau s'opposer à nos desseins ;

Elle nous montre en vain ſes charmes impuiſſans,
Il faut d'autres attraits pour arrêter nos ſens;
Et pour gagner un cœur rebelle,
Un eſprit qui connoît que pour ſuivre ſa loi,
Il faut s'aneantir & renoncer à ſoi,
Trouve qu'elle n'eſt plus ſi belle.

Ne vous étonnez pas ſi je fus aſſez imprudent pour me retirer : vous connoîterez un jour qu'il eſt mal-aiſé de ſe tenir auprés d'elle, & encore plus difficile d'en approcher. Vous avez déja vû les plaiſirs qui ſe ſont refugiez autour de cette Iſle pour amuſer les paſſans; mais ce ne ſont pas les ſeuls ennemis dont il faut ſe défendre. Vous en trouverez encore d'autres au dedans qui emploïeront toute leur adreſſe pour vous plaire. Allons, entrons dans l'Iſle; car j'ai trop d'impatience d'aller voir ce que j'ai eſtimé autrefois avec tant de paſſion.

En disant cela, nous nous aperçûmes que le reste de la Compagnie nous avoit quittez pour entrer dans les autres petites Isles, & quoi que nous puissions leur dire, ils s'y trouvoient si bien, qu'il nous fût impossible de les retirer. Il nous dirent tous qu'ils nous attendroient au retour, & cependant qu'ils passeroient là des momens fort agreables. Je fus donc le seul qui voulus accompagner l'Inconnû ; & comme nous entrions, un jeune homme d'assez bonne mine se presenta à nous pour nous conduire ; il s'y offre de la meilleur grace du monde. Il avoit l'air doux & complaisant, & on voïoit dans son port & dans son visage quelque chose de fort agréable. Je remarquai qu'il avoit bonne opinion de lui, car il se regardoit incessamment avec beau-

coup de complaiſance. Il nous fit cent reverences pour nous obliger de le recevoir dans nôtre Compagnie. Il nous promit de nous accompagner dans tous nôtre voïage, & de nous montrer ce qu'il y avoit de plus curieux dans l'Iſle. Pour moi j'avouë que j'étois ravi de ſa civilité ; mais mon Guide qui le connoiſſoit, ne voulut jamais ſe prevaloir de ſa complaiſance. Je le priai ſeulement de me montrer ſa maiſon, afin qu'à mon retour je puſſe lui rendre viſite ; mais il me dit qu'il n'avoit point de demeure à lui, parce qu'il étoit bien venu par tout, & qu'il y avoit peu de gens, qui comme nous receuſſent ſi mal les avances qu'il avoit faite. Il en fut rebuté ; car il diſparut en un moment ſans que nous viſſions par où il avoit paſſé. J'en demeurai

ſurpris, lors que mon Guide qui s'en apperçût, ne vous étonnez pas, me dit-il, de l'adreſſe de ce galant Homme. Vous ne ſçaviez pas que c'eſt *l'Amour propre* qui vouloit ſe joindre à nous. Il eſt ſi ſubtil, qu'il ſe mêle inſenſiblement dans toutes ſortes de compagnie: il prévient pour ſe faire agréer ; mais lors qu'on le rejette, il ſe retire ſi adroitement qu'on ne s'aperçoit pas de ſa fuite. En verité, lui dis-je, je ne m'étonnne plus de ce qu'on lui fait par tout ſi bon acceüil: il eſt le plus agreable du monde, & quand vôtre rudeſſe l'a contraint de ſe retirer, je me ſentois tout diſpoſé à lui accorder mon amitié:

Son air a des attraits capables de charmer,
  Son eſprit eſt galant, & ſon humeur civile;
  Et plus on l'entretient, plus il eſt difficile
    De ſe défendre de l'aimer.

Aprésavoir quitté *l'Amour propre*, nous trouvâmes une grande Prairie, arroſée de quantité de ruiſſeaux bordés de grands Arbres : c'eſt aſſeurement un des plus beaux endroits de l'Iſle.

C'eſt-là que parmi la verdure,
Ou entend des Ruiſſeaux l'agreable murmure,
Et que tous les Oiſeaux gazouillans leur Chanſons,
Inſtruiſent leur petits, & leur font des leçons.

En ſortant de cette Prairie, nous trouvâmes une Ville dont les ruës étoient aſſez belles; les Habitans y ſont fort civils & courtois; elle eſt extrêmement peuplée; on y aborde de toutes les parties du monde, dans l'eſperance d'y faire quelque fortune. En effet, on y void de belles maiſons; mais les anciens Habitans nous dirent que les meilleures Familles n'y ſubſiſtoient pas long-tems; que tout ce

ce qui paroissoit pour lors de plus superbe, n'étoit bâtie que depuis quelques années, & qu'il ne restoit que de tristes débris de celles qui autrefois avoient été magnifiques. Cette Ville s'appelle *Complaisance*, du nom de la Dame à qui elle appartient. Comme nous nous promenions dans une grande place, où chacun nous faisoit mille amitiez, nous la vîmes venir à nous, avec un visage riant, & un air le plus joli du monde. Je commençois à prendre plaisir à son entretien, lors que mon Guide me dit de ne me pas arrêter à ses paroles, parce qu'elle déguisoit toûjours ses pensées; & quoi, me dit-il, ne connoissez-vous pas encore *Complaisance*. ?

Apprenez que c'est une Dame,
Qui ne montre rien moins que ce qu'elle a dans l'ame :

Soit qu'il faille approuver ou le bien ou le mal,
Elle le fait d'un air égal ;
Toûjours elle paroît au dehors satisfaite,
Soit qu'elle arrive ou non à ce qu'elle souhaite.

Cette Ville est bâtie sur le bord d'une Riviere qu'on appele *Flaterie*. Cette Riviere est celebre par le trafic de quantité de gens qui y ont fait fortune pour s'y être embarquez à propos, mais elle est encore plus fameuse par les débris d'une infinité de personnes qui y ont fait naufrage. Les civilitez que nous recevions en ce lieu-là ne me déplaisoient pas : ce qui fut cause que l'Inconnu me parla avec un peu d'aigreur ; si vous voulez, me dit-il, vous arrêter à tout ce que vous trouverez, nous n'arriverons jamais où nous avons dessein d'aller. Ne vous ay-je pas dit d'abord qu'il y avoit mille

difficultez à vaincre avant que d'entrer dans le Palais de la Vertu ? Nous sommes dans son Isle, mais la maison est encore bien éloignée, & si vous ne voulez me suivre, je serai contraint de vous quitter pour continuer mon voyage. Je lui promis que je ferois tout ce qu'il voudroit. Je sortis de *Complaisance*, parce qu'il le souhaita, & nous allâmes coucher à *Delicatesse*. C'est un Château aussi agreable qu'il y en ait au monde ; tout y rit, tout y plaît. Il est pourtant plus beau que riche, & la plus fine Architecture y est observée dans toutes les regles. Il est bâti entre un Boccage & un grand Canal, qui y entretiennent en tout tems un air frais, & les avenuës sont abordées de fleurs. Comme nous abordions, nous arrivâmes à un cabinet de jasmin, où une Dame accompa-

gnée d'une fille qui avoit fort mauvaiſe grace, étoit aſſiſe dans un fauteüil. Je m'arrêtai pour la conſiderer, & je reconnus que c'étoit *Delicateſſe*. Mais j'étois en peine de ſçavoir qui l'accompagnoit, lors que mon Guide me dit qu'elle s'apelloit *Repugance*; ce que je reconnus enſuite par la quantité de grimaces que je remarquai ſur ſon viſage. Au reſte, *Delicateſſe* a reçeu d'aſſez beaux avantages de la nature. Elle a la taille belle, & je ne ſçai quoi de jeune dans le viſage, qui ne déplaît pas; & s'étant levée pour ſe retirer, quand elle nous aperçeut, je remarquai dans ſa démarche une certaine négligence qui lui donnoit beaucoup de grace.

On void en ſon viſage une grande jeuneſſe;
Son eſprit eſt brillant & plein d'un enjoüement;

Enfin tout ce qui peut rendre un objet charmant,
Se rencontre en delicatesse ;
Et sans sa trop grande molesse
Elle plairoit extrémement.

Nous lui fismes nôtre compliment qu'elle reçût avec assez de froideur ; & je remarquai qu'elle n'étoit pas trop aise de nous recevoir dans sa maison de peur de s'incommoder : Mais comme il étoit fort tard, nous fûmes contraints de nous y arrêter. Nous en partîmes de grand matin pour aller à une Ville assise sur une montagne, assez proche du grand chemin, qui y conduisoit. Elle étoit bordée de grands arbres, dont les écorces étoient toutes gravées de Chifres ; ce qui fit d'abord juger que nous allions dans un lieu où il ne faudroit pas faire long séjour. Ce chemin étoit rempli de personnes, dont les

uns alloient à cette Ville, & les autres en revenoient. Je remarquai cette difference entre eux, que ceux qui alloient dans la Ville étoient extraordinairement enjoüez: leurs diſcours étoient plein d'affection; & leur action pleine de paſſion & d'emportement: ceux au contraire qui en revenoient, paroiſſoient extrêmement ſerieux; & je voïois dans leurs yeux une ſecrette confuſion, qui témoignoit qu'ils n'étoient pas ſatisfaits de leur voïage. Je ne comprenois pas ce Myſtere, lors que l'Inconnu pour m'en inſtruire; apprenez, me dit-il, que cette Ville que vous voïez s'appelle *Coqueterie*. Ces jeunes Gens qui y courent avec tant d'empreſſement, s'imaginent d'y trouver des grandes douceurs; mais ceux qui en ſont de retour, déplorent le

tems qu'ils ont malheureusement sacrifié à des folies ; c'est pour cela qu'ils sont aussi serieux que les autres paroissent enjoüez : & ceux-ci seront bien-heureux s'ils peuvent quelque jour se détromper comme les autres. Il faut du tems, lui di-je, pour se désabuser de mille extravagances. On a beau nous representer des veritez importantes à nôtre repos ; les années nous en apprennent plus que toutes les instructions que l'on nous donne :

La vieillesse a beau nous prêcher :
On en croid pas à sa science ;
Rien du tout ne nous peut toucher
Que nôtre propre experience.

Il est vrai, repartit mon Guide ; mais enfin si on vouloit faire un peu de reflexion sur les extravagances où nous engagent nos passions, on rougiroit peut-être

de ſes propres foibleſſes. Nôtre eſprit ne concevra-t'il jamais que nos emportemens nous attirent du mépris, & que ces affections continuelles qui ſont ſi communes au païs de *Coqueterie*, ne ſervent qu'à nous rendre ridicules ? Tout y eſt affecté, l'air, le port & les paroles, & pour vous en donner plus de connoiſſance, ſi vous voulez nous y ferons quelque ſéjour. Non, lui dis-je, bien loin de m'y arrêter, je n'y veux pas ſeulement paſſer ; je ne ſuis pas aſſez curieux pour m'inſtruire des choſes que je n'aprouve pas ; j'ai ſouvent oüi parler de ce païs-là, mais je n'ai jamais eu envie d'y aller ; il ne m'a jamais plû, & je ne penſe pas qu'on puiſſe aimer un lieu où l'on renonce à la Religion.

En ce lieu, m'a t'on dit, chacun s'en fait conter,

Autant les laides que les belles ;
C'est assez que de les flatter
Pour être bien venu prés d'elles.

Nous détournâmes dans une grande Prairie, pour ne pas passer dans la Ville, & aprés avoir fait assez de chemin, nous vîmes un grand Jardin plein de fleurs, où les gens de *Coqueterie* venoient à la promenade. Je m'arrêtai un moment pour les considerer, lors que mon Guide se retournant vers moi ;

Regarde, me dit-il, prés de cette Fontaine,
Diane, Cleonice, Amarante, Climene,
Doris, Sylvie, Aminte, Olympe, Amarillis,
Et tout proche de là l'agreable Philis,
Qui se promene seule à travers de la Prairie
Pour mieux entretenir sa douce réverie.

Je les considerai un moment avec assez d'attention, & je pris sur tout plaisir à observer celle qui se promenoit toute seule ;

Son port, ſon air, ſon action
Marquoient beaucoup de paſſion;
Jen eus quelque deſir de rire,
Et ne ſçeus m'empêcher de dire,
Bon Dieu! qu'on eſt badin dans le *Païs Coquet*,
Et qu'un lieu ſi méchant rend un eſprit mal fait.

Je ne ſçeus m'empêcher auſſi de rire de tous ces Noms, & de me mocquer de la folie du monde, & ſans nous arrêter davantage, nous tournâmes nos pas d'un côté où le païs étoit plus couvert, parce que le Soleil commençoit à nous incommoder.

Aprés avoir marché un peu de tems, nous entrâmes dans un bois, où nous vîmes trois Filles qui ſe promenoient, & qui furent un peu ſurpriſes de nôtre rencontre. Leur veuë m'inſpira d'abord autant de reſpect pour elles que j'avois conçeu de mépris & de dégoût pour celles que j'avois veuës

dans la Prairie, & je ne pouvois me lasser d'admirer un certain air que je n'avois reconnu qu'en elles. L'une avoit la mine franche & ouverte : on lisoit jusques dans le fond de son ame, & on découvroit toutes ses pensées. L'autre avoit la Physionomie la plus douce & la plus innocente du monde; elle rougit aussi-tôt qu'elle nous aperçeut, & baissa les yeux pour ne nous pas avoir. La troisiéme étoit fort serieuse sans affecter neanmoins de la paroître. Son habit étoit simple, mais fort propre : tout ce que je voïois en elle me plaisoit; mais j'en eus encore plus d'estime quand je sçeus que c'étoient la *Simplicité*, la *Pudeur* & la *Modestie*. Je leur conseillai de ne pas aller à *Coqueterie*, de peur de corrompre leurs bonnes inclinations; & elles me répondirent avec de grands sou-

pirs, qu'elles n'avoient garde de s'y preſenter, puis qu'on les en avoit bannies, avec défences d'y jamais entrer. De là nous continuâmes nôtre chemin à l'ombre des arbres, & nous décendîmes enfin dans un Vallon fort ombrageux & fort épais. Je voïois là une confuſion d'allées toutes obſcures & écartées les unes des autres; quantité de perſonnes s'y promenoient, mais ſeparément. Chacun s'entretenoit avec ſes penſées. Je voulus entrer dans une de ces allées, & d'abord celui qui y étoit, entra dans une autre pour éviter ma rencontre. Au pied de cette Vallée couloit un Ruiſſeau dont l'eau eſt extremement claire, parce que ſon lit eſt plein de petites pierres & d'un gros ſable qui cauſent un petit murmure tout propre à rendre un eſprit penſif, mélancolique:

aussi je voïois sur le bord quantité de personnes couchées sur l'herbe & assez éloignées les unes des autres, qui ne disoient pas un mot. A quelques pas de là paroissoit un Château, qui n'avoit rien d'agreable au dehors, & dont quelques ruines montroient qu'il n'étoit pas habité, ou du moins que ceux à qui il apartenoit, en avoient peu de soin. Je ne comprenois pas d'où venoit ce grand silence, & cette humeur reveuse, lors que mon Guide me dit, que c'étoit le séjour de la *Réverie*; que ce Château lui apartenoit, & qu'elle avoit choisi cette demeure comme un lieu tout à fait conforme à son humeur. Tandis qu'il me parloit, je tournai les yeux du côté du Bois, & je la vis venir droit à nous dans une allée couverte. Nous aïant apperçeus, elle voulut se détourner, pour

éviter de nous parler, mais je courus aprés elle; de ſorte qu'elle fut obligée de s'arrêter & de m'attendre. Je vis une Fille aſſez maigre & fort ſerieuſe, toûjours plongée dans les penſées qui l'occupent. Elle arrête ſes yeux ſur le premier objet qui ſe preſente; mais elle ne le voit pas, quoi qu'il ſemble qu'elle le conſidere avec grande attention. Elle regarde tout ſans rien voir. Elle paroît aſſez recüeillie, & ne trouve point de plus agreable entretien que ſes penſées. Je ſentis d'abord quelque ſympathie pour elle; Il me ſembloit que ſon humeur ne s'accordoit pas mal avec la mienne, je voulus gagner ſon amitié, & je lui dis pour cela cent choſes obligeantes, mais elle me répondit preſque pas, & le peu de paroles que j'en tirois étoient dites fort mal à propos,

Je ne sçeus m'empêcher d'en rire sur tout de la derniere réponse qu'elle me fit, quand je lui parlois de la beauté de la solitude :

Car comme je parlois encor,
Elle me répondit, mais tout à la traverse,
Que le puissant Sophy de Perse
Feroit en peu de tems la guerre au grand Mogol.

Elle avoit avec elle le *Silence* qui l'aidoit à marcher ; il est tel que la peinture le presente, il faisoit quelques laides grimaces, & tenoit un doigt sur sa bouche. Comme je vis que je ne pouvois tirer raison de l'un ny de l'autre, je les quittai, & voulus entrer dans une allée pour y réver comme les autres ; mais l'Inconnu me retint, disant qu'il ne falloit pas demeurer plus longtems en ce lieu là, parce que *Réverie* est une des plus fâcheuses ennemies *de la vertu*, & peut-

être celle qui lui eſt la plus contraire. Je lui obeïs, nous ſortîmes de ce Deſert, & en paſſant il me fit prendre garde à une Grotte fort obſcure & couverte de feüillages, qu'il me dit être la demeure du *Silence*.

De Réverie nous allâmes à *Amuſement*, qui eſt fort proche de là. C'eſt un des plus jolis lieux que j'aïe vû dans nôtre voïage; il eſt petit, mais fort agréable: Il eſt ſitué dans une grande Prairie, où l'on voit quantité de petits Ruiſſeaux & quelques Boccages; toutes les Maiſons y ſont bien bâties & ont toutes ſortes d'ornemens au dehors. On voit de grands Baſſins, & des Jets d'eau dans toutes les Places; & je puis dire que l'on trouve dans *Amuſement* des curioſitez que l'on ne voit que rarement peintes dans les plus belles Villes:

On voit tant de raretez,
De differents objets & de varietez,
Que l'humeur la plus triste y peut se satisfaire ;
L'esprit le plus bigearre & le plus languissant,
Y trouve des Sujets capable de lui plaire,
Et dequoi divertir le chagrin qu'il ressent.

Le Maître de ce Village est fort jeune ; il perd la plus grande partie de son tems à considerer la premiere chose qui se presente à ses yeux ; le moindre objet peut arrêter ses pensées. Je ne m'ennuïois point dans ce lieu - là, & j'avois en vie d'y passer le reste du jour, lors que mon Conducteur me dit qu'il falloit aller jusqu'à *Negligence* ; nous y arrivâmes d'assez bonne heure. C'est un lieu presque desert ; les Habitans y sont faineans, les Terres d'alentour y sont inutiles & steriles, & je fus surpris de ne trouver pas un Ar-

tiſans en tout le Village ; on n'y travaille point, les maiſons y ſont mal bâties & négligées. En y arrivant nous vîmes tout le monde dans les ruës ſans aucune occupation. Je m'en étonnai, & mon Guide qui ſçavoit parfaitement tout le Païs, me dit qu'on ne ſe gouvernoit pas à *Negligence* comme dans les autres lieux. On y paſſe le jour à dormir, & la nuit à joüer & à ſe divertir. Voici ce qu'il m'en apprit :

Lors que la Nuit ſortant de ſes cavernes ſombres,
Verſe dans l'Univers le repos & les ombres ;
Quand le Soleil ſe cache & que le jour s'enfuit,
Que par toute la terre on n'entend plus de bruit :
Que le ſilence regne, & que chacun ſommeille,
A *Negligence* on veille.
Lors que dans l'Orient le Soleil de retour,
Chaſſe l'obſcurité pour faire place au jour ;
Que l'eſprit le plus lâche excitant ſon courage,
Pour n'être pas oïſif retourne à ſon ouvrage ;
Qu'on s'occupe par tout avec plus grand effort,
A *Negligence* on dort.
Lors que chez les Voiſins tout demeure tranquille

Que l'on n'oseroit pas dire un mot inutile,
Que la Loy du païs interdit l'entretien,
Que tout est dans le calme, & qu'on n'entend
plus rien,
Que dans les autres lieux on garde le Silence,
On cause à *Negligence.*

Je n'approuvai par les Maximes de ce lieu là, & ce ne fut que par contrainte que nous y passâmes la nuit. En nous retirant la Dame à qui étoit le Village vint à nous & nous fûmes obligez de lui faire civilité. *Negligence* est une personne qui n'a rien de beau; elle a la taille petite, son air est désagreable, son action negligée, & ses habits mal propres; & pour ne rien déguiser,

Son air affoiblissant sa parole tremblante,
Ses regards languissans, & sa demarche lente;
Ses cheveux mal peignez, & ses yeux sans éclat,
Me la firent paroître en si mauvais état,
Que j'en eus du dégout sitôt que je l'eus veuë;
Elle qui le connut, se cacha de dépit:
Je ne regardai point le chemin qu'elle prit,
Ni ce qu'elle étoit devenuë,

On nous mit coucher dans une chambre mal propre, où toutes choſes étoient mal arrangées ; auſſi dés que le jour parut, nous partîmes pour nous rendre ce jour-là à *Inconſtance*. En allant nous paſſames par *Tiedeur* : c'eſt une maiſon ſi mal bâtie que je ne voulus pas y entrer, & la Maîtreſſe qui en porte le nom étant ſortie par hazard, ne me donna pas plus d'envie de m'y arrêter. C'eſt une Fille fort laide ; mais qui fait pourtant la dédaigneuſe ; vous diriez que tout eſt indigne d'elle ; rien ne la contente : elle fait la précieuſe, & cependant c'eſt la plus déſagreable perſonne du monde.

Pour vous dire en un mot ce que c'eſt que *Tiedeur*,
Deux vers vous en feront la peinture fidelle ;
Oronte, l'on ne peut jetter les yeux ſur elle,
Sans qu'elle faſſe mal au cœur.

Proche delà paroissoit un Bois, où il faloit passer ; aprés y avoir marché quelque tems, nous trouvâmes un endroit fort épais, que l'Inconnu me dit être le séjour de la *Jalousie.* On y voit en tout tems des broüillards, qui ne se dissipent point ; c'est ce qui est cause qu'on y découvre toûjours les choses autres qu'elles ne sont, La *Jalousie* ne se montra point, soit qu'elle fut occupée ailleurs, ou qu'elle eut honte de paroître. Elle n'ose presque pas se faire voir; elle fait ce qu'elle peut pour se déguiser, mais il est toûjours aisé de la reconnoître. J'appris qu'elle ne se donnoit jamais de repos ; qu'elle passoit sa vie à se tourmenter, & que quand elle n'avoit pas de veritables sujets de s'inquieter, elle en cherchoit d'imaginaires. Je remarquai que sa maison étoit percée de tous

côtez, & qu'on voïoit aisément tout ce qui ſe faiſoit au dehors. Autour de ſa maiſon étoient quantité de petites Grottes, d'où je vis ſortir en foule les *Soupçons*: Ce ſont des Enfans mal-faiſans, qui ont les yeux troubles & le viſage fort pâle. La curioſité me prit de viſiter plus particulierement ce Deſert, lors que mon Guide pour m'en empêcher me remontra qu'il étoit tard, & que ce n'étoit pas où il falloit paſſer la nuit, parce qu'on n'y dormoit point. Je le ſuivis, & en continuant nôtre chemin, je vis la *Jalouſie* couchée ſur l'herbe au pied d'un Arbre: Son viſage maigre & défait me fit compaſſion, & ſa veuë me confirma ce que j'en avois autrefois oüi dire.

Son Eſprit inquiet eſt toûjours plein d'ombrage,
Ses ſoupçons importuns deviennent ſes Tyrans:
Ils font voir à ſes yeux des Phantômes errans,

Et mille confuses Images,
Qui jettent dans son cœur des chagrins differens.

Je ne m'amusai pas à l'entretenir ; car outre que les tristes pensées qui l'occupoient ne lui auroient pas permis de me répondre, il ne restoit de tems que ce qu'il en faloit pour arriver à *Inconstance*. Nous quittâmes donc le Bois, & en sortant nous entrâmes dans un Païs de sable, qui nous faisoit beaucoup de peine à marcher. Aprés cela nôtre chemin nous conduisit dans un Boccage, où les Vents dominoient incessamment ; les feüilles des Arbres y sont dans une agitation continuelle ; le tems y change à tous momens : Tout cela me fit juger que nous n'étions pas loin d'*Inconstance*. En effet, je découvris fort prés de nous un Château bâti sur le sable, au

bord d'une Riviere aſſez rapide. Je tournois mes pas de ce côté-là lors que j'apperçûs la Maîtreſſe de ce Château, qui ſortoit pour aller à la promenade. Je ne ſçaurois pas bien vous dire comment elle eſt faite, parce qu'à tous momens elle change d'air & de viſage; elle n'arrête jamais en une place, ou ſi elle s'arrête quelque fois un inſtant, elle marche aprés ſi vîte, que ceux qui l'accompagnent ne ſçauroient la ſuivre. Quand elle donne quelque ordre, on ne ſe hâte pas de l'executer, parce que d'ordinaire elle change d'avis. Sa Maiſon n'eſt pas achevée, on y travaille inceſſamment; mais on ne fait jamais rien qui lui plaiſe. Avec tout cela elle a quelque choſe de fort agréable, & ſi elle avoit un peu moins de legereté, elle l'emporteroit ſur beaucoup d'autres.

Dans

Dans les traits du visage elle n'a rien de laid,
Elle a même en son port quelque chose qui plaît;
Maïs son air inconstant la rend desagréable:
Un peut de fermeté lui sieroit beaucoup mieux,
Et la rendroit bien plus aimable
Que cet éclat si vif qui brille dans ses yeux.

Celui qui l'aidoit à marcher avoit assez bonne mine: il me fit d'abord un visage assez doux, mais un moment aprés il prit un air fort serieux. Je demandai à mon Guide qui il étoit, & il me dit qu'il se nommoit *Changement*? Elle avoit aussi à sa suite une Fille fort jolie, qui avoit dans les yeux une vivacité extraordinaire, mais on y voïoit beaucoup de legereté; car ils ne s'arrêtoient jamais sur un même objet, Comme elle me vit approcher, elle avança quelques pas pour me parler, & puis elle se retira sans rien dire. Elle tenoit des Tablettes où elle écrivit quelques paroles,

& en même tems les effaça ; & comme j'étois en peine de ſçavoir ſon nom, j'appris qu'elle s'appelloit *Irreſolution*.

Je ne m'arrêtai pas long-tems avec des perſonnes ſi volages, & je me retirai en un endroit du Bois fort épais, à deſſein d'y paſſer la nuit ; car la Saiſon étoit belle & la Lune fort clair. Je me couchai ſous un arbre & l'Inconnu à quelques pas de moi. Je commençois à m'endormir, lors que j'entendis une voix aſſez proche de nous, dont la douceur me charma l'oreille. En verité je n'ai jamais rien oüi de plus agréable. C'étoit une Fille qui combattoit entre la Grace & la Nature, & qui exprimoit par la naïveté de ſes paroles les divers ſentimens qui naiſſoient dans ſon eſprit. Voici ce qu'elle chantoit : Les Vers ne ſont pas

bien reguliers, mais ils sont assez bons pour une Chanson. Je trouvai l'Air si joli, que j'ai tâché de me souvenir des paroles.

*Q*UE *la* Vertu *seroit à tous aimable !*
Mais sa rigueur la rend desagreable :
Non, je ne puis taire sa dureté.
Dés qu'un esprit dessous sa loi s'engage,
Elle fait voir sa grande austerité,
Et son humeur devient toute sauvage.
Si par hazard elle montre du tendre,
Ha ! croïez-moi qu'elle le sçait bien vendre ;
L'on vit captif se rangeant sous ses loix :
Pour accomplir ce qu'elle nous inspire,
Il ne faut point de réponse ou de voix,
Mais obeïr & souffrir le martyre.
Quoi donc ! toûjours vivre dans la contrainte?
J'aime bien mieux ne passer pas pour Sainte,

Que de ſubir toûjours tant de rigueur :
Si pour le moins elle vouloit permettre.
Qu'on pût un peu ſe dilater le cœur ;
On pourroit bien à la fin s'y ſoûmettre:
Mais que d'abord on ſe rende inſenſible,
Ha ; ſans mentir je le trouve impoſſible :
Modere un peu, Vertu, *ta dureté ;*
Change ta Loi tu paroîtras plus belle ;
On n'aime pas toûjours tant de fiereté,
Et que te ſert d'être donc ſi cruelle?
Va, laiſſe-moi ſuivre mes deſtinées :
Je te promets mes dernieres années.
Pour nous gagner il faut de doux appas ;
Tant de rigueurs que tu nous fais paroître,
Choquent un cœur qui ne ſe rendra pas,
Si des douceurs tu ne lui veux promettre.

On ne voit pas la gloire qu'on merite,
Mais on voit bien la douceur que l'on quitte ;
On n'est à toi, que quand on meurt à soi :
Mais s'en est trop, la rigueur est extrême ;
Oüi, je renonce à cette dure Loi ;
J'aime bien mieux ne vivre qu'à moi-même.

En achevant ces dernieres paroles, elle se tût, soit pour se reposer, ou plûtôt pour donner passage à ses soûpirs & laisser couler ses larmes. Je vous avouë que la tendresse de ses paroles, jointe à la douceur de sa voix me toucherent, & je compatissois sensiblement à la peine de cette Inconnuë lors que recommençant de chanter, elle me donna autant de joie par ces dernieres paroles, qu'elle m'avoit inspiré de compassion par

les premieres. Voici ce qu'elle chanta, en reprenant le diſcours qu'elle avoit interrompu :

Il faut pourtant ſe réſoudre à te
ſuivre ;
C'eſt cette mort, qui nous doit faire
vivre :
Hé bien! Vertu, *l'on te ſatisfera :*
Mon pauvre cœur à t'obeïr s'apprête ;
Rien à preſent ; rien dis-je, ne l'ar-
rête :
Commande donc, & ce cœur te ſuivra.
Mourons, mourons ; la Vertu
nous l'ordonne,
Et meritons par là nôtre Couronne ;
Adieu, Plaiſirs, *je vous mépriſe*
enfin ;
D'un autre ardeur je ſens mon ame
épriſe,
Et ſans quitter cette ſainte entrepriſe,
Je veux penſer quelle ſera ma fin.
Pour arrêter un cœur dans l'eſcla-
vage,
Vous n'avez rien qui ne ſoit trop vo-
lage ;

En un moment vous nous fuyez, Plaisirs,
Et vous mourez en commençant de naître ;
Que serviroit si peu de nous paroître,
Vous ne pouvez contenter nos desirs?
Que si d'abord vous flattez par vos charmes,
Bien-tôt aprés que vous causez d'alarmes!
C'est trop long-tems vivre sous vôtre Loi :
N'esperez plus qu'aprés vous je soûpire,
Oui, si mon cœur renonce à vôtre empire ;
C'est que mon cœur aime mieux être à soi,
La croix déplaît ; hé bien, je le veut croire :
Mais tout est doux quand on aime la gloire ;
Allons, allons, suivons l'ordre des Cieux :

Enfin mon cœur ne ſoiez plus rebelle ;
Du haut du Ciel une voix vous apelle ,
Et cette voix vient du Maître des Dieux.
Ha ! s'en eſt fait , je ne ſuis plus du monde :
A cette voix il faut que je réponde ,
Pleurez mes yeux , voiez quel eſt mon ſort :
Vous n'aurez plus de plaiſir *dans la vie ;*
Au changement le Ciel qui me convie ,
Me veut enfin diſpoſer à la mort.

Les ſoûpirs qui ſortirent en foule de ſa bouche aprés ces paroles, étoufferent ſa voix. Je n'entendis plus rien, mais je fus ravi de ce que malgré ſes repugnances elle ſuivoit enfin le partie de la Grace. Aprés cela je pris un peu de repos, & dés qu'il fut jour, l'Inconnu me fit ſortir d'*Inconſtance*; car il s'aperçût que je commençois

mençois à participer aux qualitez du lieu où j'étois : Mon esprit pensoit déja au changement ; je ne songeois plus que je devois aller voir la *Vertu* ; & pour vous dire la verité, cette demeure ne me déplaisoit pas.

Je m'y trouvois si bien qu'il me prenoit envie
D'y passer doucement le reste de ma vie.

Nous sortîmes donc d'*Inconstance*, & aprés avoir marché environ trois heures dans un Païs le plus divertissant du monde, nous vîmes sur une éminence un Château fort magnifique, & j'appris que c'étoit le séjour des Graces. Elles se sont logées sur cette Montagne, pour être veuës de tous côtez ; parce que tout le monde a besoin de recourir à elles. Mon Guide me dit que le Palais de la *Vertu* étoit au dessous de cette *Eminence*, dans un Vallon couvert d'un Bois fort épais ; & qu'elle

avoit choisi ce lieu-là, parce qu'elle prend plaisir de se cacher. Je sentois à ces paroles une joïe interieure qui me transportoit ; & je marchois avec tant de précipitation, qu'il étoit aisé de remarquer l'impatience que j'avois d'arriver dans un lieu où je devois borner mon voïage. Nous trouvions dans le chemin toute sorte de gens qui avoient le même dessein que nous: mais ils se rebutoient de leur voïage ; parce disoient-ils, qu'il sembloit que le Palais de la *Vertu* s'éloignoit d'eux, & qu'on n'y pouvoit jamais arriver. Une personne entr'autres qui se reposoit sous un arbre, où il s'étoit couché sur l'herbe, me parlant assez haut comme je passois :

Arrête, me dit-il ; à quoi bon tant marcher ?
Tu ne trouveras pas ce que tu vas chercher.
Je sçai que la *Vertu* demeure dans cette Isle ;
Mais de la rencontrer il est trop difficile.
Depuis long-tems je cherche & ne la trouve pas;

Et c'est ce qui me fait borner ici mes pas.
Ne te flate donc point d'une esperance vaine ;
Tu marcheras long-tems & tu perdras ta peine ;
Cesse de donner tant de soins superflus ;
Arrêtons-nous tous deux & ne la cherchons plus.

Je regardai cet homme avec beaucoup de mépris, sans m'arrêter à ce qu'il me disoit, & je connus à sa mine que c'étoit le *Dépit.* J'entrai dans un petit Bois si épais, qu'il étoit bien mal-aisé de bien discerner les objets. Je vis pourtant quelques paroles gravées sur les arbres ; & m'étant approché pour les lire, je trouvai que c'étoit des satyres ; en même tems j'entendis du bruit derriere moi, & jettant les yeux de ce côté-là, je vis une Fille assez mal vêtuë, qui couroit & parloit toute seule en courant. Elle passa si vîte, que je ne sçaurois vous dire comment elle étoit faite : Je remarquai seulement qu'elle avoit la bouche grande & les yeux rudes, & jettant la vûë sur moi :

Celle que tu vas voir, me dit elle en passant ;
Est indigne de ta visite :
Mille gens à la voir, la trouve sans merite ;
Et comme elle na rien qui soit divertissant,
Quand on la connoît, on la quitte.

Je connus par ces paroles que c'étoit la *Médisance*. Aussi je ne fis pas de reflection sur ce qu'elle disoit. Je poursuivis mon chemin ; & aprés avoir marché jusques au soir dans une plaine à l'ombre de quelques arbres, nous arrivâmes au pied de la montagne, où étoit le Château des *Graces*. J'en aperçûs quelques-unes qui étoient sorties, mais elles se retirerent d'abord qu'elles nous virent. Je courus aprés elles avec beaucoup d'ardeur ; car j'avois oüi dire que pour les gagner, il falloit de l'empressement, & que la moindre indifference les rebutoit.

Les *Graces* sont des personnes bien faites, & fort agréables, mais elles sont fort retirées, & ne so

montrent que rarement; elles sont pleines d'esprit & si éclairées, qu'elles découvrent à leurs amis mille belle veritez que les Sçavans du monde ne penetrent pas; elles n'ont rien de grossier ni de terrestre; leur extraction est divine; elles conservent beaucoup d'amour pour le lieu de leur origine, c'est ce qui les rend un peu serieuses; elles connoissent ce qu'elles vallent, & ne se montrent qu'aux gens qui les estiment; elles ont l'adresse de captiver la plus fine liberté sans la contraindre; elles lient leurs Captifs, mais ils aiment leur chaînes, & par un bonheur bien doux leur esclaves sont heureux; & les cœurs qui s'affranchissent de leur servitude, tombent dans un esclavage déplorable: Il s'en trouve même parmi elles de si parfaites, que personne n'a jamais encore resisté à leurs

attraits ; elles font autant de conquêtes qui leur plaît, & ſur tout j'en vis une qui porte le nom de *Victorieuſe* , parce qu'elle n'attaque jamais ſans vaincre, & que les ames les plus rebelles flechiſſent avec plaiſir ſous le pouvoir de ſes charmes.

Ces illuſtres Beautez , dont parlent les Hiſtoires,
Qui rangeoit ſous leur Loix les plus fameux Vainqueurs ,
Jamais par leurs appas n'ont touché tant de cœurs ,
Que cette ſeule *Grace* a gagné de Victoires ;
Et pour vous découvrir l'artifice innocent ,
Dont elle uſe en ſecret , & d'un air raviſſant ;
C'eſt avec beaucoup de tendreſſe
Qu'elle porte ſes coups au cœur ;
Elle l'attaque, elle le preſſe ;
Mais c'eſt avec tant de douceur ,
Qu'au lieu d'accuſer ſa rigueur ,
Il aime la main qui le bleſſe.

Je me ſouvins en la voïant de lui avoir obéï pluſieurs fois en ma vie, & d'avoir toûjours eu beaucoup de reſpect pour elle ; auſſi me fit-elle un viſage aſſez

riant, & même elle s'offrit de me conduire à la *Vertu*, aprés qu'elle n'auroit fait voir les curiositez de sa Maison ; car c'est elle proprement qui en est la Maîtresse, quoique toutes ses Sœurs y logent avec elle. J'en vis une à qui une infinité de personnes de toutes conditions faisoient la cour ; mais dans cette foule je voïois aussi quantité de gens qui se retiroient d'elle avec beaucoup de dédain. Elle tâchoit de les retenir par mille promesses ; mais voïant qu'elle ne gagnoit rien, elle les abandonnoit à leur desir, & ne se mettoit plus en peine de leur conduite. J'appris que c'étoit cette *Grace* qui persuade à ses Favoris de sortir du monde pour entrer dans la solitude, & qu'on l'appelloit la *Grace de Vocation.* Elle exhortoit à la constance ceux qui s'attachent à sa suite, & leur promettoit de

grandes felicitez ; mais ses promesses n'empêchoient pas qu'une partie de ceux qui d'abord avoient témoigné grand empressement, ne quittassent ses interêts pour prendre un autre parti. Il y en avoit même qui aprés une fidelité de plusieurs années devenoient inconstant : je déplorois leur malheur, & je compatissois tendrement à leur fortune. Que de travaux perdus, disois-je, que de peines inutiles faute d'un peu de fermeté !

Mille gens animez d'un genereux transport
Témoigne d'abord du courage ;
Mais il font dans la suite un malheureux naufrage,
Assez proche du Port.

J'en vis un autre plus heureuse que celle-ci dans ses conquêtes : au lieu de s'éloigner d'elle ; on y couroit avec ardeur ; elle distribuoit à tous des Couronnes,

qui à la verité n'étoient pas également riches ; mais elles étoient assez belles pour contenter leur ambition ; chacun étoit satisfait de sa recompense, & n'envioit point celle des autres. Elle disoit ces paroles en les couronnant.

Venez Cœurs genereux recevoir la Couronne,
Vous l'avez meritée, & le Ciel vous la donne ;
Il veut que vous soïez enfin recompensez ;
Oubliez les tourmens, les perils, les alarmes :
Joüissez de la Paix, mais essuïez vos Parmes ;
Vos travaux sont passez.

Vous voïez bien que c'étoit la *Grace de la Perseverance*. Son air m'en donna d'abord des conjectures ; car elle a la mine grande & serieuse ; on ne voit rien en son visage qui ne marque une fermeté & une constance admirable. Je regardois ces Couronnes avec plaisir ; je sentois naître dans mon cœur une extrême

paſſion d'en meriter une, lors que la *Grace Victorieuſe* me fit entrer dans une grande Salle, où je vis une infinité de Tableaux qui repreſentoient ces illuſtres Penitens qu'elle avoit convertis. J'admirois ſes grandes Conquêtes, lors qu'elle me fit paſſer dans un Cabinet orné de quantité d'Emblêmes, qui exprimoient aſſez naïvement les effets de la *Grace*. Je ne me ſouviens pas de toutes, mais en voici quelques-unes qui me ſont demeurées dans la memoire: Je me contenterai de rapporter le corps de l'Emblême & les paroles; vous en ferez vous-même l'application.

La premiere avoit un Soleil dans ſon Midy, avec ces paroles, *Luſtrat & accendit*: Il éclaire & il échauffe. Dans une autre paroiſſoit une Brebis, à qui on montroit une Rameau de feüillage,

avec ces paroles, *Tracta quidem, ſed ſponte tamen*; Il eſt vrai qu'on l'attire, mais c'eſt ſans contrainte.

Une autre avoit un Jet d'eau, qui tomboit dans un Baſſin, & de-là ſe répandoit dans une Prairie: Les paroles étoient, *Mundat & aſpergit*: Elle nettoïe & arrouſe. Dans une autre étoit un Soleil naiſſant, avec ces paroles, *Is tenebras naſcendo fugat*: Si-tôt qu'il paroît, il diſſipe les tenebres. Un autre étoit composée d'un grand feu, d'où ſortois des Meteaux fondus: Les paroles diſoient, *Duriſſima mollit*: Il amollit les choſes les plus dures.

Dans un autre paroiſſoit une Hermine couchée ſur des fleurs, avec ces paroles, *Sordida quæque fugit*: Elle fuit toute ſorte de ſoüillure. Je ne me ſouviens pas des autres; mais en voilà aſſez pour vous faire juger que je pris beaucoup

de plaisir dans ce Cabinet. Delà elle me mena dans une grande Galerie toute garnie de Tableaux, où l'on avoit peint ces fameux Penitens que la Grace avoit dérobé à la Volupté. Je vis un David humilié, avec ces paroles, *Vincit quoque Gratia Reges* : La Grace triomphe des Rois comme des autres hommes.

Je vis un S. Paul terrassé, & pour marquer sa défaite, on voit écrit ces mots, *Non armis, sed voce repressus* : C'est une voix qui la vaincu, & non pas les armes. Je considerai S. Augustin que l'on avoit representé dans un jardin, où il se convertit aprés tant de resistance : Les paroles disoient, *Post tot certamina victus* : Aprés tant de combats il est enfin vaincu. Je regardai avec plaisir sainte Madelaine dans son Desert : Elle jettoit des yeux languissans sur un

Crucifix, qu'elle tenoit à la main, avec ces paroles, *Gravis est absentia amanti*; L'absence est fâcheuse quand on aime.

On voïoit dans un autre Tableau sainte Pelagie avec un visage tout moüillé de pleurs : Les paroles disoient, *Lacrymis oculi sua crimina delent.* Ses yeux effacent par leur larmes, les crimes qu'ils ont commis par leurs attraits.

J'attachai aussi ma vûë sur sainte Marie d'Egypte, que l'on avoit representée telle qu'elle étoit à la fin de sa penitence. Je lûs ces paroles, *Nunquam pulchrior aspectu*; Jamais elle ne parût si belle. Je considerois ces peintures avec grande attention, quand on m'obligea de sortir pour passer dans un Païs couvert qui menoit au Palais de la *Vertu*. En approchant, nous laissâmes à

côté un grand Bâtiment qui paroiſſoit magnifique, mais qui n'étoit pas achevé; je demandai à qui il étoit, & je ſçûs de nôtre Conductrice qu'il appartenoit à trois Sœurs, qui font une guerre continuelle à la *Vertu*; Elles ſe nomment *Ambition*, *Vanité* & *Preſomption*: Il y a long-tems qu'elles ont entrepris de bâtir leur Maiſon, mais elle ne ſera jamais achevée, parce que pas une des trois n'a aſſez de prudence pour conduire un deſſein; la *Preſomtion* en a jetté les fondemens; mais ne prévoïant pas qu'elle entreprenoit audeſſus de ſes forces, elle abandonna tout avant que les fondemens fuſſent hors de terre; la *Vanité* ſe promettoit de continuer; & en effet, elle a élevé tout ce qui paroît; mais tout eſt irregulier, elle ne s'attache qu'aux ornemens

exterieurs, & pourvû que les dehors en soient beau, elle neglige le reste ; l'*Ambition* qui ne conçoit que des grands desseins, parle toûjours d'abattre ce qui est fait pour recommencer un plus superbe ouvrage ; ainsi cette Maison ne sera jamais dans sa perfection. Tout proche de-là dans un lieu sombre & caché, paroissoit une Maison basse & sans ornement, que l'on me dit appartenir à l'*Humilité*. Ma Conductrice qui vouloit m'instruire de tout, m'apprit que la Maîtresse de ce petit logis resistoit toute seule à ses trois ennemies, quoi qu'elle n'eût aucune suite. Elle a déja, nous dit-elle, remporté mille victoires sur elles ; & elle a jetté une telle terreur dans leur esprit, qu'elle n'a qu'à se montrer pour les vaincre,

Ainſi jamais la *Vanité* ,
Qui ſe vante d'être guerriere ,
Avec ſa mine grave & fiere
N'a ſçû vaincre *l'Humilité*.

En continuant nôtre chemin nous entrâmes dans une grande Allée bordées d'arbres, qui menoit au Palais de la *Vertu*. En approchant je ſentois croître ma joïe, & nous étions fort proche de la Maiſon , quand je vis venir à nous une grande Femme, qui de loin paroiſſoit aſſez belle, mais qui de prés étoit fort laide; je connus d'abord qu'elle ſe contraignoit dans ſont port, & qu'elle affectoit un air qui ne lui étoit pas naturel ; la *Grace* qui nous conduiſoit, ſe cacha pour lui laiſſer la liberté d'approcher ; car , dit-elle , ſi elle m'aperçoit , elle prendra la fuite. Cette Femme s'en vint donc droit à nous ; j'attachai mes yeux ſur elle avec

aſſez

aſſez d'attention, & en même-tems, comme ſi elle eût eu peine à ſoûtenir ma veuë, je remarquai du trouble dans ſon viſage, j'en devinai bien-tôt la cauſe ; car c'étoit une vieille laide, qui voulant encore faire l'agreable, s'étoit fardée pour paroître ce qu'elle n'étoit pas ; en un mot c'étoit l'*Hipocryſie.* Elle n'en paroiſſoit pas moins ridicule, & elle s'aperçeut par un ſouris que je fis, que je commençois à me moquer d'elle ; au lieu d'en avoir de la confuſion, elle raſſura ſon viſage, & me regardant d'un air aſſez fier, tu penſes, me dit-elle, me faire un affront en me mépriſant ; mais ſçache que je trouve aſſez de gens qui m'eſtiment, & ſi je ne puis me faire conſiderer de tout le monde, je gagnerai pour le moins aſſez d'autorité ſur les eſprits foibles, tu m'as reconnuë toute dé-

guisée que je suis; mais il se trouve assez de monde qui me prend pour la *Vertu*, dont je ne suis qu'une laide figure; je tâche d'imiter ses Actions & son Visage; mais à la verité je n'y réüssis gueres bien; car les esprits éclairez découvrent d'abord mes grimaces; la *Vertu* a des charmes que je n'ai pas. Tout ce que je puis faire, pour attirer un peu d'estime, c'est d'imiter son exterieur; mais je ne me presente pas devant elle, car il y a une si grande difference entre nous, que je parois horrible en sa presence. Je marche incessamment autour de son Palais, j'en garde les dehors, mais je n'y entre jamais.

Nous ne pouvons loger ni compatir ensemble;
Ceux qui n'ont pourtant pas les yeux si penetrans,
Jureroient que je lui ressemble;
Mais les plus éclairez découvrement, ce me semble,
D'abord entr'elle & moi des traits bien differens.

Elle disparut aprés ces paroles, & nous trouvâmes une autre Allée qui nous conduisoit enfin au lieu que j'avois tant d'envie de voir. Il est en verité le plus charmant du monde ; la Situation en est belle ; l'Air y est pur ; & la Campagne d'alentour toute riante ; on y void quantité de Boccages & de Cabinets de verdure, où les contemplatifs vont se délasser de leurs occupations serieuses : Les dehors de cette Maison sont magnifiques ; on void quantité de grandes Colomnes de marbre, posées en égale distance; entre lesquelles paroissoient les *Vertus*, dont chacun tient sous ses pieds le vice qui lui est opposé dans ses chaînes. Mais pourquoi m'amuserois-je à vous parler de ces ornemens exterieurs ? C'est assez que je vous dise que ce Palais est indigne de la *Vertu*,

& que je le considerois avec un extrême plaisir ; lorsque jettant les yeux sur la porte, je lûs ces paroles au-dessus : *Nec vidisse sat est*, Il ne suffit pas de les voir.

Sans doute, dis-je, il y a quelque chose de bien agréable au dedans, puisque les dehors en sont si superbes, & sans attendre plus long-tems j'entrai avec empressement, & je me sentis tout d'un coup penetré d'une joïe interieure, qui me fit oublier toute la peine que j'avois euë dans mon voïage. L'Inconnu qui ne m'avoit point quitté depuis nôtre entrée dans l'Isle, ne peut aussi contenir les transports qui le saisirent, ni s'empêcher de prononcer assez haut ces paroles.

Mon cœur ne penses plus gemir de nos malheurs,
Ni vous aussi mes yeux ne versez plus de larmes;

Un séjour si rempli de charmes,
A pû dans un moment effacer mes douleurs.
Si je ne suis heureux, je commence à connoître
Que je suis en état de l'être.

Nous passâmes dans une grande Sale, ou je fus surpris de voir des Gens de toutes les Nations du monde; car il faut que vous sçachiez, Oronte que l'on aborde dans ce Palais de toutes les parties de la terre. Il se trouve par tout de veritables Devots, mais le nombre n'en est pas bien grand; c'est pourquoi ce Palais, tout petit qu'il est, est assez spacieux pour contenir toutes les personnes qui y veulent demeurer: Je jettai d'abord les yeux sur la *Vertu* qui étoit dans son Trône; mais à même-tems son éclat m'ébloüit, & je vous avoüe que je n'ôsai plus porter mes regards sur elle; le respect tint toûjours ma veüe attachée à la terre; sans

mentir, je n'ai jamais rien veu de si beau : c'est une Princesse si aimable, qu'elle inspire de l'amour à tous ceux qui la voïent, & si vous l'aviez veuë vous même, je suis assuré que vous auriez de la veneration pour elle.

Si-tôt que je la vis, mon cœur devint sensible,
Ses regards sçeurent m'enflâmer,
Et je m'apperçeus bien qu'il étoit impossible,
De la connoître sans l'aimer.

Son Air majestueux donne du respect à tout le monde, & on remarque en sa personne je ne sçai quoi de Grand & de Noble, qui surprend merveilleusemen ceux qui en approchent. Je sentois continuellement redoubler ma joïe, & n'ôsant pas paroître, je disois tous bas :

Mon cœur soïez honteux d'avoir tant combatu :
Vous ne sçauriez plus vous défendre ;
C'est à ce coup qu'il vous faut rendre
Aux doux appas de la *Vertu*.

Pourquoi m'en défendre, disois-je ensuite, je trouve mon bon-heur dans cet engagement; elle a des attraits pour moi, je veux avoir de la soûmission pour elle.

C'est une agréable Princesse,
Qui veut être aimée à son tour;
Elle a pour moi de la tendresse,
J'aurai pour elle de l'amour.

Elle m'avoit tellement charmé, que je ne sentois plus aucun attachement pour les choses du monde, & je me disposois à lui faire des protestations d'une éternelle fidelité, l'ors que l'Inconnu me prévint, & tout ravi de se voir une seconde fois dans un lieu d'où il avoit tant de regret d'être sorti quelques années auparavant, il regarda la *Vertu* avec un visage plein de respect & de confusion;

Et ſans attendre davantage,
Se mettant d'abord à genoux,
D'un ton auſſi triſte que doux,
Il lui tint ce tendre langage :
Puiſque le Ciel m'a fait aborder ce Palais ;
Où regnent le Repos, l'Innocence & la Paix ;
Et qu'aprés avoir pris tant de peine inutile,
Sans pouvoir retrouver la chemin de cette Iſle,
Le deſtin a voulu, quand je n'y penſois pas :
Pour finir mes langueurs conduire ici mes pas ;
Je vais vous raconter le ſujet qui m'ameine,
Et vous dire mes maux pour ſoulager ma peine.
Depuis long-tems je ſouffre un tourment ſans égal,
Et je ne connois pas la cauſe de mon mal.
Si je vais me cacher dans une Solitude,
J'y porte la noirceure de mon inquietude.
Si pour me ſoulager je cherche à dſcourir,
J'augmente ma douleur au lieu de la guerir.
Je ſens parmi ma joïe une triſteſſe étrange,
Je ne goûte jamais de plaiſir ſans mélange,
Un ſenſible chagrin qui me ſuit en tous lieux,
Quand je me divertis, ſe fait voir dans mes yeux.
Je crois à tous momens que j'apperçois une ombre ;
Il ſe preſente à moi je ne ſçai quoi de ſombre,
Dont la triſte noirceur redouble mes ennuis,
Et par-là vous voïez en quel état je ſuis.
Dans ce profond chagrin, j'aborde dans vôtre Iſle,
Vous pouvez m'aſſiſter, le ſecours eſt facile ;
Remetrez mon eſprit dans un état plus doux,
Je cherche le repos & je l'attends de vous ;

Ou si je ne puis pas obtenir cette grace,
Dites moi pour le moins ce qu'il faut que je fasse
Dois-je encore soûpirer ? Dois-je verser des pleurs ?
Ne verrai-je jamais la fin de mes malheurs ?
Faut-il à m'affliger que mon dessein s'obstine ?
Dois-je passer la vie ainsi triste & chagrine ?
Mon ame ne peut plus soûtenir ma langueur ;
Il est tems que mon sort modere sa rigueur,
Et que de mes ennuis enfin il me délivre ;
Je veux vivre content, ou je ne veux plus vivre.

Elle ne fut pas long-tems sans lui répondre, & sans lui découvrir la source de son mal.

Il n'avoit pas encore cessé de lui parler,
Quand sa charmante voix se fit oüir en l'air :
De cette aimable voix la douceur nompareille,
Penetra dans mon cœur en frapant mon oreille ;
Comme j'en fus surpris, il en fut interdit,
Et voici ce qu'elle lui dit :
Thyrsis, tu connois bien dans l'ennui qui t'accable,
Que ton cœur est coupable ;
Si de mille chagrins tu te sens agité,
Tu l'as bien merité
N'accuses point le sort de sa rigueur extrême,
N'accuses que toi même.
Si tu m'avois aimée un peu plus constamment,
Tu serois sans torment
Si tu veux éviter cette noirceur cruelle,

Devient-moi plus fidelle ;
Et pour t'instruire enfin en peu de mots,
Aime moi, sui mes loix, tu vivras en repos.

Je ne sçaurois vous exprimer l'étonnement qui saisit ce pauvre inconnu. Aprés ce discours il fut quelque tems sans pouvoir dire un seul mot ; à la fin, jettant un grand soûpir, il repondit en ces termes :

Helas ! que ce discours n'est que trop veritable !
Je serois plus content, si j'étois moins coupable :
En m'éloignant de vous pour suivre mes desirs ;
Que je pouvois bien dire adieu tous mes plaisirs !
Oüi, satisfactions trompeuses & legeres,
Flatteux amusemens, vanités passageres,
C'est inutilement qu'aprés vous j'ay couru ;
Quand je vous poursuivois vous avez disparu ;
Et je sens aujourd'hui par un sort déplorable,
Par une douceur vaine un tourment veritable,
Plaisirs qui ne laissez qu'un souvenir confus,
Helas ! répondez-moi qu'êtes vous devenus ?
Agréables douceurs, mais trop tôt effacées,
Dites-moi pourquoi c'est que vous êtes passées.
Il ne me reste rien de vos foibles attraits,
Que des confusions & des fâcheux regrets.
Si vous fûtes jadis capables de me plaire,

Vous êtes aujourd'hui l'objet de ma colere ;
Et si jusques ici par un fatal abus,
Je vous ai recherché, je ne vous cherche plus.
Vous avez, il est vrai, je ne sçai quoi d'aimable,
Mais aussi vous avez une suite effroïable ;
Et d'abord qu'un esprit se rend à vos appas,
Il sent mille chagrins qui ne le quittent pas.
Pour vous chere Princesse, il n'en est pas de même,
On est jamais heureux, sinon quand on vous aime ;
Et de quelque malheur dont on soit combattu,
On trouve du repos dans la seule *Vertu*.
Que l'Univers perisse, & que tout se confonde,
Que le Ciel se prepare à détruire le monde ;
Dans ce terrible état où tout feroit horreur,
Le front de la *Vertu* paroîtroit sans fraïeur.
De la Terre & du Ciel elle est trop dans l'estime,
Pour craindre ces tourmens, dont on punit le crime ;
Et dans ce jour fatal où chacun tremblera,
Où le plus innocent de peur se troublera,
Lors que les Elemens par un confus mélange,
Jetteront l'Univers dans un chaos étrange ;
Que du Ciel irrité le funeste courroux,
A tous les criminel fera sentir ses coups ;
Quand les feux penetrans, & les flâmes errantes
Répandront en tous lieux leurs ardeurs devorantes ;
Enfin, lors que du Ciel les decrets solemnels
Puniront nos forfaits par des feux éternels :
Que tout se troublera sur la terre & sur l'onde,

Qu'on entendra gemir tous les peuples du
monde ;
Au dernier jugement, quand les ames des morts,
Iront daus les tombeaux ſe rejoindre à leurs
corps ;
Lors, dis-je, la *Vertu*, loin de craindre ſon Juge,
A l'ombre de ſes bras cherchera ſon refuge.
Elle ſe mocquera de ces foibles eſprits,
Qui pour elle aujourd'hui témoignent du me-
pris ;
Le crime gemira pour lors dans le ſupplice,
La *Vertu* regnera ſur le débris du vice ;
Le monde admirera l'éclat de ſon bonheur ;
Voïaut qu'aprés l'opprobre elle reçoit l'hon-
neur.
Que l'on ſeroit heureux ſi l'on pouvoit com-
prendre
Ces grandes verités qu'on ne veut pas entendre !
La Foi nous les enſeigne, on les croit ; mais
helas !
Si l'eſprit y conſent, le cœur n'y conſent pas.
La volupté l'entraîne, & l'ame la plus forte
S'abandonne au torrent du plaiſir qui l'emporte,
Lors nos raiſonnemens deviennent ſuperflus,
La *Grace* a beau parler, on ne l'écoute plus ;
Et dans ce triſte état, ſi digne de nos larmes,
On deteſte le crime, on en aime les charmes.
Pour moi plûtôt du Ciel je ſente le couroux,
Que de penſer jamais à m'éloigner de vous.
Oüy, charmante *Vertu*, c'eſt vous que je veux
ſuivre :
En ceſſant d'être à vous, je veux ceſſer de vivre ;
Croïez donc aujourd'hui le ſerment que je fais,
De garder vôtre Loi ſans y manquer jamais.

Aprés ces paroles, il garda un profond silence, & quelques larmes qui coulerent de ses yeux, m'aprirent qu'il prenoit une ferme resolution de reparer par sa fidelité ses fragilités passées. Je formois aussi le même dessein, & j'avois envie de lui en faire des déclarations, lors que ma Conductrice m'en empêcha, disant que mes intentions étoient assez connuës à la *Vertu*, que mes paroles ne lui apprendroient que ce qu'elle voïoit dans mon cœur: mais que je devois demeurer ferme dans la resolution que je prenois de lui être fidelle le reste de ma vie. Je lui en donnai encore de nouvelles assurances; & en verité il m'auroit été mal-aisé de ne le pas faire: car j'étois rempli d'une douceur interieure, & si grande; & ma volonté étoit tellement changée, que je me se-

rois eſtimé heureux de demeurer éternellement dans le lieu où j'étois. Ma joïe redoubloit encore par la douceur d'une Harmonie que j'entendois dans un appartement qui joignoit celui où nous étions. Je priai la *Grace* de m'y mener, & de me dire d'où venoit cette Muſique. Ellle ſe fait dans le Temple de la *Gloire*, me dit-elle; ce ſera là où tu poſſederas les dernieres felicités, ſi tu paſſes tes jours auprés de la *Vertu*: On ne va à la *Gloire* que par elle, c'eſt pourquoi on paſſe neceſſairement dans le Palais de la *Vertu* pour entrer dans celui de la *Gloire*: Mais ajoûta-t'elle, il y a une fâcheuſe démarche à faire devant que d'y entrer; tu le connoîtras, ſi tu veux approcher de la porte: En diſant cela, elle me fit avancer quelque pas, & je vis à l'entrée une figure hor-

rible qui me fit une peur épouventable : Cette figure étoit toute décharnée, il ne lui restoit que les os ; elle tenoit une horloge de sable à la main, & me tendoit les bras pour m'inviter d'alle à relle ; en un mot c'étoit la Mort.

Je vis ce monstre sur la porte,
Qui me fit une horrible peur ;
Sa mine sur mon front fit naître la pâleur ;
Et jetta dans mon cœur une terreur si forte,
Que lui tournant le dos, je me mis à courir,
Tant j'apprehendois de mourir.

La *Grace* m'arrêta, en soûriant, & me reprochant ma lâcheté ; Quoi ! dit-elle, ne sçavez-vous pas encore qu'il faut mourir pour être heureux ; que Dieu a prononcé cet arrêt fatal à tous les hommes, & qu'il faut mourir une fois pour vivre toûjours. Ton corps deviendra comme cette figure, qui s'est montrée à tes yeux ; mais consoletoi : Quand il sera reduit en cen-

dres, la même Puiſſance qui t'a donné l'être, compoſera de ta pouſſiere un corps plus beau & plus parfait que le premier : Mais ce ne ſera qu'aprés que tu auras ſouffert la corruption de la mort, & la pourriture du ſepulchre. Si tu ne ſçais pas cette verité, où eſt le profit de tant d'inſtructions que tu as reçûës ? & ſi tu le ſçais, comme je n'en doute pas, où eſt la ſoûmiſſion que tu dois aux ordres d'une Puiſſance ſouveraine, qui a ainſi ordonné du deſtin des Créatures, & dont les decrets ne peuvent jamais être injuſtes ?

Helas lui-dis-je, d'une voix effraïée, je ſuis aſſez perſuadé de ce que vous dites, je ſçai que je ne ſuis né que pour mourir : Je ſçai même que la mort eſt avantageuſe, puiſqu'elle nous garanti des miſeres qui ſont inſeparables de cette vie, & que la choſe

du monde la plus douce c'est d'être Mort; comme la plus horrible c'est de mourir: Mais toutes ces connoissances n'effacent pas ma crainte. Comme Créature, on craint sa destruction; comme Chrétien, on apprehende les Jugemens de Dieu, & tout cela fait qu'on n'envisage point la mort sans fraïeur; mais il est vrai aussi que le veritable moïen de la moins apprehender, c'est de s'y preparer: On ne sçauroit mieux emploïer les momens de cette vie, qu'en songeant qu'on la doit perdre. Il faut nous regarder sur la terre comme les Voïageurs, qui ne sont jamais fermes. Nous n'avons point d'autre heritage que le Ciel; mais pour y entrer il faut mourir, puisque nos parens ont introduit la Mort dans le monde. Ce n'est pas que cette conduite ne paroisse rigoureuse,

& s'il étoit permis de se plaindre, on trouveroit quelque apparence de cruauté dans le châtiment que nous endurons pour la faute du premier Homme; mais il nous suffit de sçavoir que Dieu ordonne une chose pour être convaincus qu'elle est juste. Il nous a condamnez à la mort, il n'en faut point murmurer; Il ne sçauroit nous témoigner plus d'amour qu'en nous promettant une vie plus heureuse que celle qu'il nous ôte: Tout homme doit mourir une fois, voilà nôtre destin.

C'est le Ciel qui l'ordonne, on n'y peut resister;
Quand la Mort se presente, il la faut accepter.
Adam devint rebelle, & Dieu dans sa colere,
Veut punir les enfans pour le crime du pere;
Et pour sentir l'effet d'un arrêt solemnel,
Il nous suffit d'avoir un pere criminel.
Lors que nôtre raison penetre les matieres,
Et qu'elle prend conseil de ses propres lumieres,
Elle a peine à se taire, & murmure en secret,
De voir tous les humains soûmis à ce decret.
Mais revenant d'abord de l'erreur qui l'emporte;
Elle s'assujettit sous une Loi plus forte;
Et sans plus écouter ses premiers sentimens,
Elle trouve Dieu juste en tous ses jugemens.

La *Grace* étoit ravie de m'entendre parler si raisonnablement de la *Mort*; vous avez de beaux sentimens, me dit-elle, ne les laissez jamais éteindre. Ces lumieres ne vous rendront pas plus heureux, si vous ne les suivez. Il faut mourir, vous en êtes convaincu, mais vous ne sçavez pas quand vous mourrez, vous ne connoissez point le nombre de vos années; Dieu a marqué vôtre heure derniere, & lorsque cette heure viendra, il faudra quitter la terre: Cependant il vous donne du tems pour meriter, emploïez-le selon les desseins de la Providence, vôtre occupation est sainte, & c'est par cette emploi que vous devez établir vôtre predestination: Car la Sainteté ne consiste pas à faire ce que nous voulons, mais à faire ce que Dieu veut. Retournez donc où il vous

appelle, ſans vous arrêter plus long-tems dans ce Palais; ſi vous avez une veritable inclination pour la *Vertu*, elle ne vous quittera pas, quoi que vous ſortiez de ſon Iſle; elle n'eſt pas tellement bornée dans ſon Deſert, qu'elle ne ſuive par tout ceux qui l'aiment, & moi qui travaille inceſſamment à lui attirer des cœurs, je vous promets de ne vous point abandonner, pourveu que vous n'aïez pas de mépris pour mes prévenances; & à la fin de vôtre vie je vous rendrai ſi douce cette mort, qui vous paroît maintenant ſi horrible, que vous la regarderez comme la ſource de vôtre bon-heur, & la fin de vos miſeres.

Aprés ces paroles elle ſe retira; je la ſuivis, & devant que de ſortir de la Sale, je jettai les yeux ſur quelques Tableaux où l'on

avoient peint les *Vertus* de la même maniere qu'on les represente dans nos Eglises.

La Foi y étoit peinte avec un bandeau sur les yeux, & un flambeau à la main, avec ces paroles, *Cælesti lumine ducta*; Elle se conduit par une lumiere Celeste.

L'Esperance levoit les mains au Ciel, & témoignoit par cette posture qu'elle en attendoit tout son bonheur; les paroles disoient, *Nihil habet in terris, Cælo sua præmia quærit*: Elle ne veut rien de la terre, elle attend tout du Ciel.

La Charité tenoit en ses mains un cœur embrasé, avec ces mots, *Talibus increscit flammis*; C'est par ces feux qu'elle subsiste.

La Penitence y paroissoit revétuë d'un Cilice; son visage étoit plein de larmes; les paroles disoient, *æterna parat sibi gaudia luctu*; C'est par ses larmes qu'elle

ſe prepare des joïes éternelles.

Je vis dans un autre Tableau la Religion, qui brûloit de l'encens devant une Autel, avec ces mots : *Cumulat ſacris altaria donis*; C'eſt ainſi qu'elle révere nos Temples & nos Autels.

La Pureté paroiſſoit toute revétuë de blanc, avec une Couronne de fleurs ſur la tête; & je lûs ces paroles ; *Cælo gratiſſima virtus* : C'eſt ici la *Vertu* la plus agréable à Dieu.

Au milieu de tous ces Tableaux il y en avoit un plus grand que les autres, où paroiſſoit la *Vertu* tenant une Palme à la main, & une Couronne dans l'autre, avec ces paroles, *Superat tandem omnia* Virtus : La *Vertu* ſurmonte enfin toutes choſes.

Il y avoit encore beaucoup d'autres Tableaux que je n'eus pas le tems de conſiderer ; mais portant

ma vûë sur le Platfonds, je vis d'assez jolies Emblêmes, & qui ont beaucoup de rapport avec la *Vertu.*

Dans le premier étoit un Diamant dans une nuit obscure, avec ces paroles : *In tenebris mittit radios* ; C'est dans l'obscurité qu'il jette plus de lumieres.

La seconde n'étoit qu'un Chemin semé de Croix avec ces mots, *Hâc itur ad Astra* ; C'est par ce chemin que l'on va au Ciel.

La troisiéme étoit composée d'un Champ semé de blé : La devise disoit, *Post semina messis* ; Il faut semer pour receuëillir.

La quatriéme avoit pour corps un Ange, qui d'une main presentoit une Couronne d'épines à une Ame, & de l'autre lui montroit le Ciel : La devise étoit, *Manet altera Cœlo* ; L'autre vous attend dans le Ciel.

La cinquiéme avoit une Palme battuë des vents : Les paroles diſoient, *Jactari nata eſt, ſed neſcia vinci*; Elle eſt ſouvent agité, mais elle n'eſt jamais vaincuë.

Je ne me ſouviens pas des autres que je ne regardai que fort legerement, parce que la *Grace* me preſſoit de ſortir. Je voulois voir auparavant les autres Appartemens de ce Palais; mais elle s'y oppoſa, diſant que les *Vertus* qui y habitoient, ne vouloient pas être vûës, parce qu'en ſe montrant; elles perdoient une partie de leur merite. Suivez-moi ſeulement, me dit-elle, & je vous montrerai ce qu'il eſt neceſſaire que vous voïez. Nous entrâmes dans une Galerie garnie de Tableaux où étoient repreſentés ces inſignes Reprouvez, dont on parle depuis tant de ſiecles : c'eſt ici, dit-il, la Galerie de ces illuſtres

illustres Malheureux, dont vous avez tant oüi parler ; leurs chûtes sont effroïables, mais ils ne sont tombez dans cette abîme que pour avoir méprisé la *Vertu*. C'est pourquoi je ne les plains pas dans leurs disgraces ; il les auroient évitées, s'ils avoient voulu suivre mes conseils, & profiter de mes lumieres.

Il est vrai, lui dis-je, mais cela n'empêche pas que je ne sois touché de leurs malheurs ; & comme elle vid que je m'attendrissois, elle m'emmena, & me fit passer dans une Campagne la plus agréable du monde. On y voïoit des gens de toutes conditions qui se divertissoient: Ce n'étoient que jeux & réjouïssances ; & ma Conductrice qui s'apperçût que je commençois de me plaire en ce lieu-là, avançons dit-elle, car je prevois que vous pourriez vous

amuser ici, comme beaucoup d'autres ; c'est le lieu qui se presente d'abord à ceux qui quittent la *Vertu*, & je ne m'étonne pas qu'ils en soient charmez ; car il n'est pas désagréable, mais ils changent bien tôt de face aprés ces divertissemens.

Je fis ce qu'elle me disoit ; je me retirai, & aprés avoir marché assez long-tems, nous trouvâmes un Bois de Cyprés, si épais & si obscur que tout y faisoit horreur. C'est ici, me dit la Grace, le *Bois du Regret* ; c'est ici où l'on vient en sortant du lieu que nous venons de laisser ; c'est ici où l'on déplore le tems que l'on y a perdu. En effet, je voïois la quantité de visages noirs & dégoûtans qui se presentoient à moi ; je faisois ce que je pouvois pour ne les pas voir, mais il y en avoit tant qu'il étoit impossible de les éviter. J'appris

que c'étoient les ennuïs ; je commençois aussi de m'y ennuïer, & j'en voulois sortir, l'ors qu'une voix qui chantoit m'obligea de m'arrêter : les paroles étoient fort tristes, & l'air n'étoit pas plus gay ; il est si commun qu'il ne m'a pas été difficile de m'en souvenir : Voici les paroles :

Echo solitaire,
Ecoute mon discours ;
Je ne puis me taire,
Donne moi secours.
Hâ ! hâ ! hâ ! mes ennuïs durerez-vous toûjours?

❦

Je ne puis me taire,
Donne moi secours,
Le sort m'est contraire,
Je suis sans recours.
Hâ ! hâ ! hâ ! mes ennuïs durerez-vous toûjours?

❦

Le sort m'est contraire,
Je suis sans recours,
Le Ciel & la Terre
Sont devenus sourds.
Hâ ! hâ ! hâ ! mes ennuïs durerez-vous toûjours?

Le Ciel & la Terre
Sont devenus ſourds,
Je plains ma miſere ;
Les nuits & les jours.
Hà ! hâ ! hâ! mes ennuïs durerez-vous toûjours?

Pendant que cette voix chantoit, j'avançois pour découvrir ce que c'étoit ; & en étant fort proche, je vis que c'étoit un jeune homme qui gémiſſoit de s'être attiré par ſa fragilité de fâcheuſes inquietudes. D'abord que la *Grace* l'apperçût ; helas ! dit-elle, c'eſt le *Regret* de lui-même qui ſe plaint de m'avoir quittée, & qui commence à connoître qu'il auroit évité ſes ennuïs s'il m'avoit été plus fidelle ; ſes larmes m'attendriſſent, il faut que je le tire d'ici : Je ne ſçaurois voir couler des pleurs ſans avoir envie de les eſſuïer. Diſant cela, elle ſe fit voir au *Regret*, qui vint en mê-

me-tems se jetter à ses pieds, & d'une voix mêlée de sanglots, helas ! dit-il, que je me suis attiré de disgraces en vous quittant, & que cette separation m'a coûté de peines !

J'ai répandu des pleurs, j'ai poussé des soûpirs ;
J'ai vécu sans douceur, sans repos & sans joïe,
Mais je ne pense plus à tous mes déplaisirs,
Puis qu'aujourd'hui le Ciel permet que je vous voïe.

Disant cela, il se joignit à nous pour accompagner la *Grace* ; car il ne voulut plus la quitter. Je m'ennuïois cruellement dans un lieu si triste : c'est pourquoi je supliai ma Conductrice de retourner sur ses pas, sans avancer plus loin ; car je m'imaginai que ce qui nous restoit à voir n'étoit pas plus agréable que ce que je voïois. vous avez raison, dit-elle, de ne continuer pas cette route ; les Lieux où j'avois dessein de vous

mener n'ont rien d'affreux ; mais puiſque vous les apprehendez, montons ſeulement ſur cette éminence, je vous les montrerai de-là, car ils ſont proche d'icy ; vous vous garantirez par ce moïen de l'horreur que vous feroient les miſerables.

J'allai donc avec elle ſur une petite Montagne, & de-là me montrant une aſſez grande Ville, ce premier lieu que vous voïez, dit-elle, s'appelle *Indifference* ; c'eſt celui où l'on va loger en ſortant d'ici; les habitans y vivent ſans crainte, ſans amour & ſans pitié ; ce ſont des gens lâches & endormis, & qui laiſſent corrompre toutes les bonnes inclinations de la nature.

Cet autre lieu que vous voïez ſe nomme *Inſenſibilité* ; il eſt proche d'Indifference, & on va bientôt de l'un à l'autre. O le miſera-

ble lieu que celui-là ! remarquez qu'il est bâti sur un rocher ; ceux qui l'habitent ont une dureté horible. Vous n'y voïez point de Temples ; on n'y entend jamais de Predicateurs, parce que toutes les instructions y seroient inutiles ; ni mes Sœurs ni moi n'en aprochons jamais, parce que nous y serions méprisées, & sans un ordre exprés du Ciel, nous n'allons point solliciter les personnes qui s'y sont retirées : Nous leurs avons long-tems auparavant representé les malheurs où ils se plongeoient ; mais enfin quand ils se sont lassez de nous écouter, nous les avons laissées tomber dans le precipice.

Nous voudrions pourtant resister,
Au mouvemens que les maitrise,
Mais pour leur laisser leur franchise ;
Nous les laissons précipiter.

Enfin ce dernier lieu qui paroît

un peu au-de-là, s'appelle *Reprobation.* Vous voïez au deſſus un épais brouillard qui en dérobe preſque la vûë; le Soleil n'y éclaire qu'avec regret; le Tonnere y gronde toûjours; le Ciel n'y verſe que des maledictions. Tout y eſt ſterile, & les Habitans y ſont expoſez au courroux du Ciel & de la Terre.

Beniſſez la Providence qui n'a pas permis que vous en aïez approché. Il y a des gens qui y arrivent en peu de tems, & je veux bien vous apprendre que cette malheureuſe Ville, eſt beaucoup plus grande qu'elle ne paroît d'ici. Elle eſt extrêmement peuplée; il y aborde tous les jours de nouveaux habitans de toutes les conditions & de tout les parties du monde. Pour ce lieu-là nous ne le regardons qu'avec horreur; jamais nous n'en approchons, tout y eſt

y est en desordre, on n'y observe aucune Loi ; chacun y prend conduite de sa propre inclination ; il n'y a jamais que le *vice* qui ait eu le credit de s'y faire bâtir un Temple. Cette Riviere qui passe au-dessus, est le fleuve de *Desespoir* : une infinité de gens y ont déja peri ; & il s'en perd de nouveaux tous les jours.

Voilà tout ce que j'avois à vous faire voir, pour vous instruire. Je vous ai montré des précipices pour vous empêcher d'y tomber, souvenez-vous toute vôtre vie que vôtre bonheur consiste dans la possession de la *Vertu*, & n'oubliez jamais que vous ne serez predestiné ou reprouvé, que par le bon ou le mauvais usage que vous ferez de la *Grace*.

Allez maintenant, continua-t'elle, où la Providence vous appelle. Il est tems que vous sortiez

de cette Isle pour retourner à vos occupations ; je vais vous conduire par un chemin beaucoup plus court que celui par où vous êtes venu ; je vous mainerai jusques à *Repos*. C'est un lieu qui m'apartient, je serai bien aise que vous y passiez ; tout y est dans une parfaite tranquilité ; on n'y souffre pas les esprits fâcheux & incommodes, & on ne veut que des humeurs douces & paisibles. Nous y arrivâmes en peu de tems, & je fus ravi d'y voir le monde dans une parfaite intelligence. Personne n'y envie la consolation de son voisin ; le tems y est toûjours serain, l'orage n'y donne jamais ; on n'y entend point parler de troubles, de divisions ny de broüilleries ; la Paix y est éternelle, aussi je m'y plaisois extraordinairement : j'aurois été content d'y passer le reste de mes jours ; mais

il fallut se resoudre d'en sortir, & de prendre congé de la *Grace*. Allez, me dit-elle, ou vous sçavez que Dieu vous demande; conformez-vous à ses desseins, si vous voulez vivre heureux; consultez en toute chose vôtre conscience : c'est la regle que vous devez suivre; elle ne nous trompera pas, si vous ne le trahissez point; assurez-vous que rien ne sera jamais capable de troubler vôtre repos. Il faut maintenant que je vous quitte, mais ce n'est qu'en apparence; je vous promets de ne vous pas abandonner dans vos besoins; je me ferai sentir dans les occasions, sans me rendre visible; mais n'abusez pas de mes prévenances: recevez mes faveurs avec la reconnoissance que vous devez; & si vous le faites, j'aurai peut-être pour vous des complaisances que je n'ai pas pour

beaucoup d'autres.

Aprés ces paroles, elle voulut ſe retirer ; mais je l'arrêtai, en me jettant à ſes pieds, & la conjurai de ſe ſouvenir de la promeſſe qu'elle me faiſoit de m'aſſiſter, parce que je ne pouvois rien ſans elle. Je ne formerai jamais, lui dis-je, que de vaines reſolutions, ſi vous ne me donnez les moïens de les executer, & s'il arrive quelquefois que mon cœur ne ſe rende pas d'abord à vos attraits, ne vous rebutés pas pour mes premieres foibleſſes.

S'il arrivoit jamais que mon ame rebelle,
A vos impreſſions ſe rendit infidelle,
N'en aïez pas pour moi d'abord plus de couroux;
Recourez pour me vaincre à de plus fortes armes,
Et loin de me quitter emploïez tous vos charmes
Pour m'attirer à vous.

Oüi, repartit-elle, je vous le promets encore, je ne vous quitterai point la premiere ; je gar-

derai ma promesse, aïez soin de vous acquitter de la vôtre. Disant cela, elle se retira, & me laissa par cette separation dans le plus grand abbattement où je me sois trouvé de ma vie. Je demeurai seul avec l'Inconnu qui m'avoit toûjours accompagné; il étoit sensiblement touché de mon déplaisir, & pour m'encourager, il faut, dit-il, se resoudre à partir; le Ciel ne veut pas que vous fassiez ici un plus long séjour, retournons à nôtre Vaisseau; je vais vous conduire jusques-là, & vous dire adieu pour toûjours, car je pretends de passer le reste de ma vie dans cette Isle. Nous arrivâmes le même jour au lieu où nôtre Vaisseau nous attendoit. Il falut, enfin, prendre congé l'un de l'autre; vous pouvez croire, Oronte, que ce ne fut pas sans bien verser de

larmes. Je lui dis cent fois adieu, avec une voix coupée de soûpirs, & l'embrassant avec une affection toute pleine de tendresse :

Je vous laisse, lui dis-je, en cette Solitude ;
Mais ce qui me console est de savoir qu'un jour,
Nous n'aurons vous & moi que le même séjour,
Et la même beatitude.
Cependant je n'aurai point de plaisir plus doux,
Que de songer à vous.

L'aïant encore embrassé pour la derniere fois, j'allai trouver mes Compagnons qui n'avoient pas voulu me suivre dans l'Isle. J'en trouvai une partie tellement engagée dans les plaisirs, qu'il me fut impossible de les retirer. Tout ce que je leur dis ne fit aucune impression dans leur esprit ; je vis bien qu'il falloit quelque chose de plus fort que mes paroles pour les toucher, & qu'il n'y avoit que la *Grace* qui pût les rendre sensibles. Les autres étoient déja si dégoutez de ces amusemens,

qu'ils furent ravis de m'entendre raconter ce que j'avois veu ; & ils étoient au déſeſpoir de ne m'avoir pas ſuivi. Ils me promirent qu'ils profiteroient au moins de mes avis, & qu'il ne perdroient jamais les belles idées que je leur donnois de la *Vertu*. Nous montâmes dans nôtre Vaiſſeau ; nous eûmes un tems ſi favorable, que dans trois mois nous abordâmes en France. Chacun alla où ſes affaires l'appelloient & moi je ſuis retourné dans mon Deſert, parce que je crois que c'eſt le lieu où Dieu me demande ; c'eſt-là où je veux me laiſſer gouverner à cette Providence, qui prend un ſoin ſi particulier de ma conduite ; toutes choſes me ſeront indifferentes, pourveu que j'accompliſſe ſes deſſeins.

Ainſi ſoit que le Ciel prolonge mes années,
Ou ſoit que je les voïe en peu de tems bornées ;

D'un viſage content je recevrai la mort ;
Je gouterai le calme aprés un long orage,
Et la mort ne fera que m'ôter au naufrage,
Pour me conduire au Port.

Voilà cher Oronte, le recit de mon Voïage. Je ſouhaiterois que nous l'euſſions fait de compagnie; vous en auriez ſans doute profité. Cependant faites un peu de reflexion ſur le Tableau que je vous en fais ; vous en tirerez quelque avantage. Aimez cette *Vertu*, dont je vous préſente la Peinture. C'eſt la ſeule marque que je deſire de vôtre affection ; c'eſt la plus douce conſolation que je puiſſe recevoir de vôtre eſtime.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel,

grand Conseil, Prevôts de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers & Officiers qu'ils appartiendra ; Salut. la *Veuve Remy*, Libraire à Paris nous a fait exposer qu'elle desireroit faire réimprimer un Livre qui a pour Titre, *Oeuvres Spirituelles de Don Jean de Palafox Evêque Dosma, avec la Relation du Voïage Mysterieux de l'Isle de la Vertu* ; S'il Nous plaisoit de luy accorder Nos Lettres de Permissions pour nôtre dite Ville de Paris seulement, Nous permettons par ces presentes à ladite *Veuve Remy*, de faire réimprimer ledit Livre par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir en tels volumes, marges, caracteres, & autant de fois qu'elle voudra pendant cinq années consecutives à compter du jour & datte des Presentes. Faisons déffenses à toutes personnes d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance, & à tous Imprimeurs Libraires & autres de nôtre ditte Ville de Paris seulement, d'imprimer faire Imprimer, vendre ny débiter ledit Livre à peine de mille livres d'amende contre chacuns des contrevenans, applicable un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers à l'exposant, de confiscation des Exemplaires & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces présentes seront Registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs Libraires à Paris, & ce dans trois mois du jour de leur datte, que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Roïaume & non ailleurs, sur de bon papier & en beaux caracteres, conformement au Reglement de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente, il en

ſera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliote-que publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre & un dans la Biblioteque de nôtre tres chere & feal Chevalier Chancelier & Gardes des Sceaux de France le Sieur Phelipeaux Comte de Ponchartrain Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des preſentes du contenuë deſquelles nous vous mandons de faire joüir l'expoſant ou ceux qui auront droit de lui, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; Nous voulons que la copie des preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour duëment ſignifiée & qu'aux copies qui en ſeront Collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit adjouté comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'execution des preſentes toutes ſignifications & autres Actes de requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Verſailles le ſeptiéme jour de Juin; l'An de grace mil ſept cent onze & de nôtre Regne le ſoxante neuviéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

LAUTIER

Regiſtré ſur le Regiſtre No. 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page* 134. No. 191. *conformement aux Reglemens & nottamment l'Arrêt du* 13. *Août* 1703 *à Paris le ſeize Juin* 1711.

Signé DELAUNAY.

Syndic.

